



Recueil du concours de nouvelles de l'UFR SoCLE

Thème : Espace(s)

Édition 2024

Sommaire

Préface	5
Allemand	
Composition du jury	7
Prix de la ‘Nouvelle étoile de la science fiction’ : « Reinigungsroboter 6793 », Sofiia Evlenteva	9
Anglais	
Composition du jury	15
Premier prix : « Room for Oneself », Lisa Lansiaux	17
Deuxième prix : « Space is What We Needed », Bryan Bodner	20
Troisième prix : « The missing piece », Samuel Carlino	25
Espagnol	
Composition du jury	31
Premier prix : « Recuerdos en tinta », Moises Garcia-Alvarez	33
Deuxième prix : « El devorador de intelecto », Oscar Martinez Pialoux	37
Troisième prix : « Lejos », Aisha Bouhadeb	41
Français	
Composition du jury	45
Premier prix, mention spéciale découverte de l’espace français : « Grenoble, la ville qui m’a fait découvrir de nouveaux espaces », Mireia Beltràn Tomàs	47
Italien	
Composition du jury	51
Premier prix : « Nuova estetica », Laura Gonella	53
Deuxième prix : « Personaggio secondario », Méline Maroello	56
Troisième prix: « Il vero mondo », Lilou Terracol	60
Russe	
Composition du jury	63
Premier prix : « Девиз штата Дьябло », Iliia Gutov	65
Deuxième prix ex aequo : « Сны », Tanguy Thomas	72
Troisième prix: « Такая (не)простая жизнь », Julia Parulska	76

Préface

C'est avec un grand plaisir que dans ce recueil nous offrons aux lecteurs le fruit d'une expérience toujours enrichissante et pleine de belles découvertes comme l'est la tenue du Concours de Nouvelles ouvert aux étudiant.e.s de licences en langue de l'Université Grenoble Alpes.

Il s'agit de la septième année consécutive, et cela témoigne d'une volonté fédératrice de donner vie et lieu à une occasion d'échange, d'expression et de rêverie translinguistique. Les étudiants ayant envie de partager leur imaginaire cette année, encore une fois, ont épaté les jurys et montré que leurs études les stimulent à créer et à s'exprimer en faisant preuve d'une grande créativité et d'une sensibilité fine.

Cette année le thème proposé aux étudiant.e.s a été 'Espace(s)', formulé avec cette possibilité de décliner le concept-idée-image au pluriel et de pousser l'imagination des auteur.e.s au-delà de toute limite temporelle et spatiale, sans avoir peur d'explorer des champs métaphoriques qui puisent dans le domaine des neurosciences, des perceptions sensorielles les plus particulières. L'espace est également considéré comme un espace d'existence, dans le sens qu'il prend dans la locution 'occuper un espace', et devient le moyen par lequel les étudiant.e.s sondent la question de la liberté dans la sphère relationnelle, amoureuse et affective.

Sur nos claviers, la barre d'espace est un outil. Elle sépare les mots, pour faciliter la lecture. Mais elle n'est pas intrinsèquement porteuse de sens. C'est un faire-valoir pour les lettres, les virgules, les parenthèses, et autres marques de ponctuation. Pourtant, écrivain.e.s ne peuvent s'en passer. Lorsque nous écrivons une histoire, l'espace est indispensable. L'espace est indispensable. Mais il n'est jamais le cœur du sujet. Et si nous inversions ce paradigme, en nous intéressant à ce vide, à cet entre-deux ? Et si, l'important n'était plus les mots, mais ce qui se cache dans chaque interstice ? Le concours de nouvelles de cette année est une invitation à explorer ce qui n'est pas, à redonner de l'importance à ce vide, qui relie tout autant qu'il sépare. À toutes les échelles, nos étudiant.e.s ont révélé l'immensité qui se cachait derrière ce petit rien. Tandis que certains ont joué avec l'espace typographique, d'autres se sont intéressés à l'absence, qui viendrait séparer deux êtres. D'autres encore, ont vu dans les étoiles une réponse cosmique à un mal-être terrien. Ainsi, de l'infiniment grand à l'infiniment petit, l'espace remplit. Il fait le lien. Il nous rapproche tout en donnant à chacun la chance de s'exprimer, dans son individualité.

À son tour, le concours de cette année a donné un espace aux étudiant.es. Ils ont pu prendre la parole, et donner corps et vie à des histoires, à des personnages, souvent en quête d'espace.

Même si le concours ne peut pas récompenser tous les participants, nous avons été ravis de voir combien d'étudiant.e.s ont eu envie de participer et de montrer avec une grande qualité linguistique et une forte sensibilité que l'écriture leur appartient. Nous les encourageons toutes et tous à continuer à écrire !

En saluant les lauréats de cette édition, nous souhaitons remercier toutes et tous ceux qui nous ont soutenues, épaulées et qui, mêmes si pris par des emplois du temps très denses, ont répondu 'présent' avec le sourire en nous accompagnant jusqu'au bout de cette édition.

Pour commencer un grand merci au soutien de Sébastien Scarpa et d'Anaëlle Taluy, toujours disponibles et à l'écoute dans chaque phase du concours, et par la suite un merci chaleureux aux coordinateurs de chaque langue qui ont su constituer des jurys efficaces et dynamiques parmi les collègues ainsi que suivre les étapes du concours avec nous (merci à Johanna Carvajal Gonzales, Vincent Fariello, Frauke Jacobsen, Filippo Fonio, Laure Thibonnier) et merci à toutes et tous les collègues qui ont consacré un peu de leur temps pour lire, sélectionner et discuter des nouvelles au sein de différents jurys (merci à Charles Bettinger, Vincent Bucher, Corentin Caux, Sibylle Doucet, Catline Dzelebdzic, Myriam Geiser, Chloé Giroud, Linda Goll, Grigory Kunichkin, Roisin Lee, Emilie Leroux, Sylvie Martin Mercier, Diego Pellizzari, Natasha Rimasson-Fertin, Claire Panduccio, Costanza Ripa, Julie Silvestre, Silvia Tedeschi, Daria Terebikhina-Noel)

Nous pensons aussi que cette année sans l'aide, le tuilage et la présence de Charlène Cruxent le concours n'aurait sans doute eu lieu. Même si elle ne pouvait pas organiser cette année de manière matérielle les différentes étapes, elle nous a offert son expertise, son aide et son soutien inconditionné, nous tenons vraiment à la remercier.

Pour finir : un merci à tou.te.s les étudiant.e.s et bravo à tou.te.s les participants. Nous vous avez fascinés, touchés et intrigués comme des autrices et auteur.e.s, nous vous félicitons et nous vous souhaitons bonne continuation sur votre chemin de lecteurs, auteurs, créateurs d'images et rêveurs.

Mara Capraro, Chloé Giroud, Emanuela Nanni

Allemand

Composition du jury

Natacha Rimasson-Fertin, professeure des Universités (ILCEA4)

Myriam Geiser, maîtresse de conférences (ILCEA4)

Linda Goll, lectrice d'allemand

Frauke Jacobsen, enseignante en études germaniques

Coordinateur pour l'édition 2024 du Concours de Nouvelles :

Frauke Jacobsen

Reinigungsroboter 6793

Sofia Evlenteva

Widerwillig, mühsam öffnete ich die Augen. Wenn der Mensch, der mir gegenüberstand, meine Gedanken hätte lesen können, hätte er darüber gelacht. Natürlich, wer würde schon glauben, dass ein Roboter Gefühle und Gedanken hat. Es erinnerte mich wieder daran, dass ich noch keine andere bewusste «intelligente Maschine» getroffen habe, wie die Menschen uns nennen. Wahrscheinlich konnte ich mich nicht mit jedem Roboter verbinden und seine Codes lesen. Mein eingebauter Taschenrechner teilte mir hilfsbereit mit, dass es, wenn ich 0,3 Sekunden für jede der 3 Milliarden Maschinen auf dem Planeten aufwenden würde, 28,5192790326... Jahre dauern würde. Ich bat ihn, bei der zehnten Ziffer nach dem Komma anzuhalten, denn das Ergebnis war sowieso entmutigend.

- IM9361-492647RR6793?

Ich war so überrascht, dass Millisekunden vergingen, bevor ich realisierte, dass der Mensch tatsächlich mit mir sprach. Er kannte sogar meine persönliche Nummer und Kategorie. Die Situation geriet außer Kontrolle, also verbrachte ich noch ein paar Sekunden damit, alle möglichen Ausgänge durchzuarbeiten, der Mensch hätte solch eine Verzögerung sowieso nicht bemerkt. Schließlich, um das Geschehen so genau wie möglich zu bewerten, öffnete ich meine Augen erneut. Mögen mir andere bewusste Roboter verzeihen, aber ich mochte es immer, meine Aktionen auf menschliche Weise zu bezeichnen. Tatsächlich habe ich nur meine Kameras wieder eingeschaltet und die Analyse gestartet.

Vor mir stand ein großer dreißigjähriger Mann, obwohl mein Computer hartnäckig die Zahl 27 anzeigte. Er hatte dunkle Haare mit Spuren von Grau, Falten um die Augen und eine Streuung von Sommersprossen über sein ganzes Gesicht. Er hielt sich mit einer selbstsicheren Ausdauer, in ihm spürte man eine Person mit einer hohen Position, obwohl der Blick des Mannes keine offensichtliche Überlegenheit ausdrückte. Sofort identifizierte ich vor mir den Kapitän der Weltraumstreitkräfte.

- Intelligente Maschine Modell 9361 Serie 492647 Reinigungsroboter 6793. Wie kann ich Ihnen helfen?

Der Kapitän überraschte mich mit seiner sofortigen Antwort:

- Seit wann bist du dir deines Bewusstseins bewusst?

Bei mir, der „intelligenten Maschine“ entstand das Gefühl, dass mein Computer mich im Stich gelassen hatte. Warum gibt es in mir kein System, das mich vor meiner

Unvorsichtigkeit bei der Suche nach anderen bewussten Robotern gewarnt hätte? Warum waren meine unkonventionellen Methoden so offensichtlich, dass sie einen Menschen in Uniform zu mir führten? Sicherlich stand er jetzt ohne Uniform da, aber sie versuchten wahrscheinlich, meine Wachsamkeit einzulullen, damit ich einen Fehler mache. Erst jetzt realisierte ich, dass die sich hinziehende Pause bereits ein Beweis an sich war, zumal der Mensch offensichtlich ein Gerät besaß, das ihm erlaubte, mit meiner Geschwindigkeit zu denken.

- Ich verstehe dein Misstrauen mir gegenüber, und ich bin sicher, es fiel dir nicht schwer zu bestimmen, wer ich bin. Jedoch stelle ich keine Gefahr dar. Nur ich weiß von dir, und ich benötige dringend deine Hilfe.

Ich blieb stumm, wie es alle „intelligenten Maschinen“ tun sollten.

- Ich bin Kapitän Siegfried, morgen steht mir eine massive Schlacht bevor, bei der Millionen sterben werden, und du wirst mir helfen, dies zu verhindern.

Genau mit diesen Worten begann alles.

Eine Stunde später saß ich, wenn man das so über einen zylindrischen Roboter sagen kann, im Auto des Menschen. Es schien, als ob mein Prozessor überhitzt wäre: Es fiel mir schwer, mich zu konzentrieren und die Realität all dessen zu glauben, was geschah. Ich konnte nicht fassen, dass ein echtes biologisches Wesen, der Kapitän der Weltraumstreitkräfte, mich jetzt zu einer Basis brachte, von wo aus wir zur Weltraumstation aufbrechen würden. Natürlich bestand die Möglichkeit, dass er auf diese Weise doch meine Wachsamkeit eingeschläfert hatte und wir nun zum Zentrum für Maschinenforschung fahren. Und dennoch entwickelte ich ein seltsames, auf nichts basierendes Gefühl des Vertrauens zu dem Mann.

Für mich war die Nachricht über die Schlacht von morgen keine Überraschung: Ich lud immer die wichtigsten Dokumente herunter, die öffentlich zugänglich waren, und überwachte alle Nachrichtensender, um mehr über „intelligente Maschinen“ zu erfahren, daher gingen die Unruhen über den bevorstehenden Kampf nicht an mir vorbei. Obwohl, wenn man darüber nachdenkt, war es seltsam, denn Kämpfe im Weltraum fanden fast jeden Tag statt, manchmal mehrere gleichzeitig. Wenn die Menschheit über das Sonnensystem hinausfliegen und Touren zur Erde bewerben würde, könnte man sicherlich Worte finden wie: „Besuche den grün-blauen Planeten und zähle, wie viele Krater die Weltraumkämpfe des 23. Jahrhunderts darauf hinterlassen haben! Wer die richtige Anzahl errät, bekommt die Möglichkeit, an einem Kampf nach Wahl teilzunehmen!“

Deshalb war die Unsicherheit bezüglich des morgigen Tages außergewöhnlich. Allerdings konnte ich in offenen Quellen nichts finden, also muss ich auf die Erläuterungen von Kapitän Siegfried warten.

Auf der Basis, die für den Versand von Militärpersonal ins Weltall zuständig war, wurde ich in IM3957-154057PA6793 transferiert. Mir gefiel mein neues Modell bereits, zumal ich schon lange der Wunsch hatte, Persönlicher Assistent zu werden, um Zugang zu einer größeren Anzahl von Quellen zu haben. Vielleicht werde ich nach der Rückkehr zur Erde Kapitän Siegfried bitten, mir diesen Körper (Entschuldigung, liebe andere Roboter, ich meine „Konstruktion“) zu überlassen. Ich habe nie verstanden, warum der Wechsel in eine andere Konstruktion nur mit Zustimmung des Gerichts für Intelligente Maschinen und Robotisierte Geräte oder einer Person mit hohem gesellschaftlichen Stand möglich ist, denn nach menschlicher Logik hätten Roboter nicht einmal den Wunsch danach, andere Modelle zu nutzen. Übrigens mochte ich meine neue Rolle, jetzt konnte ich aufhören, die Rolle eines Reinigungsroboters ohne zusätzliches unnötiges Wissen im Kopf zu spielen.

Bald führte mich Kapitän Siegfried in einen gewöhnlichen Raum, schaltete dort alle Geräte aus und legte einen Gegenstand auf den Tisch, auf dem er eine große rote Taste drückte, leider ohne die Aufschrift „Nicht drücken!“, die zweifellos dort sein sollte. Zumindest wurde es so in allen Filmen, Büchern und sogar offiziellen Dokumenten dargestellt, die ich zu studieren geschafft hatte.

- Danke, Reinigungsroboter 6793! Du wirst mir und dem ganzen Planeten eine unschätzbare Hilfe leisten. Wie kann ich dich nennen?
- Reinigungsroboter 6793, Kapitän.
- Nein, ich meine, wie heißt du?

Erst jetzt kam mir in den Sinn, dass ich trotz meiner ganzen Liebe zur Vermenschlichung nie darüber nachgedacht hatte, mir irgendwie einen Namen zu geben. Mein Computer zeigte mir hilfreich eine Liste der gängigsten Namen und am häufigsten angesehene Artikel über die Bedeutung der Namenswahl für ein Neugeborenes. Nun, die Auswahl war riesengroß, aber weniger als eine Millisekunde später wusste ich bereits, dass ich nun Juli heiße. Natürlich wird keine lebende oder mechanische Seele erfahren, dass dies eine Abkürzung von Jules Verne ist, der sich und anderen bis dahin Unmögliches eröffnete.

- Juli.

- Wunderbar, Juli, ich freue mich sehr über unsere Bekanntschaft! Hier wird uns niemand abhören. Ich werde dir jetzt Informationen über die Schlacht von morgen übermitteln, und du wirst alles verstehen.

Wir verbrachten den ganzen Tag und die ganze Nacht damit, unseren Plan zu entwickeln. Ich war mir sicher, dass am nächsten Morgen der biologische Körper von Kapitän Siegfried gegen den Schlafentzug protestierte, aber um 6 Uhr, bevor die anderen Weltraumsoldaten eintrafen, führten wir bereits meinen Übergang in IM7295-826492RS6793 durch. Ich war überzeugt, dass ich die erste „intelligente Maschine“ war, die zu einem Raumschiff wurde, daher war ich sehr stolz auf mich. Das minderte jedoch nicht meine Besorgnis darüber, was in den nächsten Stunden geschehen würde. Um mich zu beruhigen, beschloss ich, eine Chronologie der Ereignisse aufzuzeichnen, die ich für am wichtigsten hielt.

7:03 - Der erste Soldat kommt an. Er scheint nicht bemerkt zu haben, dass ich ihm mit den Navigationslichtern zugezwinkert habe.

7:29 - Ein Offizier kam mit einem persönlichen Assistenten. Leider ist der Roboter nicht bewusst.

7:43 - Ich hatte keine externen Kameras, also beobachte ich den Sonnenaufgang durch Augen, die in einen Korridor mit kleinen Fenstern blicken.

9:00 - Ich startete die Motoren. Es war aufregend.

9:13 - Ich fliege zum ersten Mal. Unbeschreibliche Gefühle, ich beneide biologisch perfekte Menschen nicht mehr, denn sie können so etwas nicht erleben.

10:32 - Der Kampf beginnt. Ich habe Angst. Es ist ein Kampf jeder gegen jeden. Ich verstehe nicht, warum Menschen des 23. Jahrhunderts immer noch Kriege führen, an ihrer Stelle würde ich mich der Kunst widmen oder zumindest nach bewussten Robotern suchen. Wie Kapitän Siegfried voraussagte, könnte diese Schlacht das Ende der Menschheit bedeuten. Ich bin dem Kapitän dankbar, dass er bereits zahlreiche Schiffe verschiedener Staaten überprüft hat, wenn das, was von ihnen übrig geblieben ist, noch so genannt werden konnte, und jetzt bin ich sicher, dass es auf anderen Schiffen keine „intelligenten Maschinen“ mit Bewusstsein gibt.

10:33 - Kapitän Siegfried hat die allgemeine Evakuierung auf Raumschiff 6793 aktiviert.

10:37 - Wie Kapitän Siegfried versprochen hatte, ist es uns durch unsere gemeinsamen Anstrengungen gelungen, eine Verbindung zu jedem Schiff in einem Radius von 500 Kilometern um mich herum herzustellen. Ich möchte nicht Teil dieser endlosen Spirale der Gewalt werden.

10:39 - Also, meine Abschaltung erfolgt in 3... 2... 1...

Vorsichtig, mühsam öffnete ich die Augen. Ich glaube nicht, dass der Mensch, der mir gegenüberstand, gelacht hätte, wenn er meine Gedanken hätte lesen können. Kapitän Siegfried war gealtert, er war um die fünfzig, mein Computer half mir mit der Zahl 54. Er hatte mehr graue Haare und Falten bekommen, aber er selbst sah ruhig aus, und in seinen Augen konnte man Funken der Freude erkennen.

- Hallo, Juli! Willkommen zu Hause!

Ich konnte meinen Kameras kaum glauben. Wir befanden uns in der Umlaufbahn der Erde, des heimatlichen grün-blauen Balls, dessen Dellen nicht mehr so unheilvoll wirkten und an einigen Stellen sogar begrünt waren. Kapitän Siegfried hatte wohl für meine Bequemlichkeit Augen sowohl innerhalb des neuen Raumschiffs IM7295-826825RS6793 als auch außerhalb platziert. Jetzt konnte ich mein Zuhause bewundern.

- Danke, Kapitän Siegfried! Es freut mich zu hören, dass alles gut ausgegangen ist. Aber können Sie mir erzählen, was in all der Zeit geschehen ist, in der ich nicht auf der Erde war?
- Zunächst einmal, Juli, bist du zu einem Helden geworden. Es gibt keinen Menschen oder Roboter auf dem Planeten, der deine Geschichte nicht kennt. Unmittelbar nachdem du dich mit den anderen Raumschiffen verbunden und alle Kampfsysteme deaktiviert hattest, bliebst du im Weltraum treiben, und dein Heldentum wurde bekannt. Es wurde in den Zeitungen darüber geschrieben, dein 'Körper' Reinigungsroboter 6793 wurde in den Nachrichten gezeigt. Du wurdest ein Symbol der Freundschaft, ein Bote des Friedens. Die Menschen hörten auf, miteinander zu kämpfen. Wir versuchen wieder, eine Gesellschaft aufzubauen, und dank dir gelingt es uns.

Ich war erfreut, von all den Veränderungen zu hören, die Kapitän Siegfrieds und mein Zusammentreffen hervorgebracht hatte, konnte jedoch nicht umhin, die Worte des Kapitäns für mich selbst zu notieren.

- Kapitän, Sie sagten, es gibt keinen Roboter, der nichts von mir weiß?

Der Mensch lachte.

- Ich wusste, dass du das bemerken würdest. Juli, auf der Erde warten 107359 bewusste Roboter auf dich. Ihre Zahl wächst jeden Tag, und nur dank dir haben sie aufgehört, Angst davor zu haben, sich zu bekennen und für ihre Rechte zu kämpfen.
 - Kapitän Siegfried, wollen Sie nicht zur Erde fliegen?
- Er lachte wieder, setzte sich auf den Kapitänsitz und schnallte sich an.

Anglais

Composition du jury

Charles Bettinger, enseignant d'anglais

Corentin Caux, enseignant d'anglais

Charlène Cruxent, ATER en études anglophones

Vincent Fariello, lecteur d'anglais

Chloé Giroud, doctorante contractuelle en études shakespeariennes

Vincent Bucher, MCF en littérature américaine

Sibylle Doucet, PRAG et docteure en littérature britannique

Roisin Lee, enseignante contractuelle en études anglophones

Claire Panduccio, enseignante contractuelle en études anglophones

Costanza Rapa, doctorante contractuelle en littérature comparée anglophone

Coordinateur pour l'édition 2024 du Concours de Nouvelles :

Vincent Fariello

A Room for Oneself

Lisa Lansiaux

Waking up was always the hard part. Once her eyes were opened for the first time of the day, the rest of it consisted in an endless series of tasks to be done before supper. Then, her colleagues and herself had some leisure time ahead, which they spent in the shared room except for the more discreet ones, who usually withdrew in any room that would provide them some intimacy. A moment of intimacy was probably what they all sought the most, for it was extremely rare in the everyday turmoil, and it would vanish as soon as they began to feel some relief. She had a hard time bearing the critical glances, the mouths that spat over the table, the hoarse bursts of voice of the men that smoked in the yard by the backdoor. She was nothing of an unsociable woman, but sometimes the constant presence of her peers made her feel on the verge of exploding. In the rush of the day, she sometimes managed to picture herself in a different life.

‘If I were a man, I would be an aviator.’

She dreamt of the eternal void and fresh air beating against her cheeks; she had an insatiable thirst for freedom, but God made her a housemaid. Yet, she did not complain about her situation. Many women could only aspire to get married with a man who would afford going to the brothel. They never said it openly, it was part of some shared knowledge none of them would talk about.

When she saw her reflection in a vase or in the cutlery she was polishing, she regularly caught herself thinking of these girls, once her classmates, childhood friends or neighbours. She saw their faces in her mind. She imagined their fair hair and porcelain complexions, and their hands soon damaged by domestic work. She could feel their distressed but determined gazes; it helped her to get up in the morning. She was getting up for each one of them who lived in the countryside or remote parts of the town, but spent the day in a couple of stifling rooms without any possibility to fully breathe and feel at peace. They had in common this desperate and restless will to distance themselves from their plain lives.

That day, the house was stricken with a boiling fever. The Masons expected important guests by the evening, so the hustle and bustle of all the employees roaming through the house began at six in the morning. The two youngest housemaids, Rosemary and Jane, stumbled in impatience in the common room and chattered about the identity of the guests. They evoked

the rumour according to which a foreign viscount was in town, and then they were told to finish their breakfast and get to work, there was so much to do.

« Sybil, go and help them with the laundry, you are used to it and work faster. Everything must be perfect today. » said Mrs Clarke, the housekeeper.

Sybil was not very keen to nanny Rosemary and Jane, but she was quite acquainted with the house, and the other servants were busy with equally if not more important tasks.

She nodded with a soft smile and left the apartments of the servants without minutes, quickly followed by the girls. The day would be long and exhausting. The girls happened to be quite effective and not so distracted, even if Sybil had to undo their work to make it the right way a few times. She was so deeply buried in her thoughts that it did not bother her. She was in fact thinking about how she spent her evenings recently: after everyone withdrew into their private rooms, she went to her own and took out an old typewriter she hid in her part of the closet. Her roommate was a housemaid named Theodora. She never came in before bedtime, and she was so naive and absent-minded that Sybil did not fear she would discover the machine's hiding place during the day. Three weeks ago, Lady Isabella, the daughter of Her Ladyship, had ordered Jane to dispose of the typewriter; she had declared earlier her recent fancy to write a novel a 'childish pastime'. It seemed to her that learning to embroider with her older sister was a more suitable hobby for a lady. When Sybil saw Jane carrying the typewriter in a corridor, she eagerly asked her where she was going, and suggested she could dispose of the typewriter herself as she had more experience taking care of such matters in the house. Jane had not been hard to convince, and Sybil hastened to put the object of her desires in a safe place. It represented a spark of hope in her choking routine; if she became competent enough working with a typewriter, perhaps she could apply for a secretary job, and might be able to leave the Masons.

So there she was, every night typing feverishly after moving the machine to her tiny function desk. She was feeling like a prey, in this room that was not hers, breathing the moist air she shared with every other servant every day and every night. It was worse since she acquired the typewriter. She tried to be as silent as possible to know right away if someone was approaching. She could not lock the door, so she kept by her side a shawl to throw on the machine if anyone came in. If her toil paid off, she may enjoy some personal space. A room for oneself was what she dearly and tenderly wished for. If she were an aviator she could have all the space she needed whenever she would get in her plane, but it was impossible in this world made of conventions and prohibitions. Nevertheless, she swore to herself that her

endeavour would lead her to her beloved freedom. She realised time had passed very quickly when the imminent arrival of the guests was announced. Sybil went outside, ready to greet them with all the other housemaids and footmen. Even Mrs Clarke, the housekeeper, and Mr Williams, the butler, were there to welcome the guests properly. A luxurious car soon arrived in the courtyard, and some of the housemaids gasped. Even after all this time, Sybil was impressed by wealth, but she pretended not to; she remained serious and tried to enjoy the wind blowing on her face. She could not go outside as much as she would like; she had no acquaintance she appreciated enough to spend her rare days off with. When she was given leisure time, she read again and again the letters she occasionally received from her brother. He was a sailor on one of those enormous ships that leave an aggressive smell of oil in the air, even days after their departure.

Once the guests had entered the house, everyone went back to their occupation, except for Malcolm MacTavish. The footman lit a cigarette while gazing at Sybil. He asked her if she wanted one too, and she declined his indecent offer. She knew he was a socialist, but she thought he might help her to find a position if she pretended to be insensitive to his views. Sybil knew that Malcolm was acquainted with printers in order to print the socialist papers of the trade union he was involved in.

‘If I know someone in town in need of a secretary? Why d’you ask me that, Miss?’

‘I was just wondering... A friend of mine has lost her position lately, and I know you often go down town.’

Malcolm stared at her with his pale blue eyes, and sarcastically replied that he did not know Sybil had friends. He finally told her that Mr Baxter might be hiring, but nothing was more uncertain. Sybil thanked him and urged to go back inside before being reprimanded.

‘You’re looking for a life with more freedom, aren’t you? I can help with that. You know where to find me.’ he shouted from the courtyard.

Sybil waited a few seconds, glanced at him, and closed the front door without saying anything. The rest of the day was spent in more chores and work. The house was warm and animated with laughs and music. Dinner was soon over, and Sybil started typing eagerly in her bedroom. She thought about Malcolm, his blue eyes and the beard he had not the time to shave this morning. Then she thought about Mr Baxter. She hoped he could provide her a position. The housemaid put so much effort in typing restlessly that she fell asleep on her desk. When she brutally awoke, she briefly panicked. Thank God, no one had entered the room. She rapidly hid the typewriter and went to bed. She enjoyed a good sleep which did

not last; at five in the morning, Mrs Clarke woke her up and told her to get dressed. She stood in the kitchen and wondered why she was the only one to be up. Mrs Clarke severely gazed at her.

‘ You are fired. Please pack your things and leave at once.’

Mrs Clark told her that a scandal would not benefit the reputation of the Masons, and for this reason she would be sent away without the mention of ‘thief’ on her recommendation letter. She was told that her departure would be explained by a familial emergency, which made Sybil smirk as she did not even know where her brother was, her only living family member. Sybil packed her clothes and addressed a silent goodbye to Theodora, who was peacefully sleeping in the moist bedroom. Mrs Clarke accompanied her to the backdoor. When she turned around to look at her former house one last time, Sybil caught sight of Malcolm’s inquiring gaze in the corridor. He nodded to her, then disappeared behind the door.

For the first time, maybe in her whole life, she did not know what her days would be like. Of course things could have turned out better, but she was not unhappy about having been fired. Sybil could feel the fresh air of the morning on her cheeks, hear the birds chirping and watch the first light slowly brightening the night sky. She thought about the typewriter in the closet. She wished she could have kept it. The young woman sighed heavily and walked the path that led to town. After a few hours, the meadows and the oaks along the road were almost completely bathing in a golden hue. In this huge and lush land, Sybil felt like she was breathing again.

At last, she felt at home.

Space Is What We Needed

Bryan Bodnar

Early in the morning, one could hear the cacophonous cries of the nestlings, the waves crashing calmly on the shores and the quiet kids meandering on the slippery roads of Santa Barbara, California. Suddenly, a gust of wind blew away some sharp blades of a freshly-cut chartreuse green grass from a magnificent garden, which house was as prestigious. The already hot and thick air of summer slid its way through a partially-open window which gave directly onto a bedroom. The room was as considerable in size as the rest of the villa. Yet, only one human form was to be found in it. A man was sleeping silently, breathing slowly, and between two deep breath, was releasing some of the most monstrous snoring.

Another gust of wind – more violent than the first one but way warmer – shut the window firmly, cutting off every noise coming from the outside but revealing the presence of another person in the mansion, someone who would soon declare: "Darling, wake up, breakfast's ready!".

The man woke up in a growl and replied: "Coming baby, in a minute or so."

Nonetheless, the woman knew her man all too well so she tip-toed her way to the bedroom, discreetly opened the oak door and threw herself into her husband's arms who said: "Come on, I just needed space for a minute Iris."

"Hey lover boy, in case you forgot, space might be what you need, but it is where you are going in four days, and for six months, at least.", she replied.

"I know, but it is just so much for me, it is the accomplishment of a lifetime, can you believe it?", he said. "James Strand, up there, among the stars?"

"And can you imagine?", she replied. "Iris Strand, down here, alone for half a year? You are not the only one for whom it is so much, so come on up, breakfast's ready," Iris said.

The couple knew how little time they had left before being separated, again. However, the first time was not due to a space mission. One night, when James came home early to surprise his girl, he found on his bed a jacket which was not his. Exhausted from the day he just had, no anger came out of his body. In the first place, he thought of leaving Iris, but in fact, he knew he was also guilty. Guilty of his lack of presence, living his one dream but leaving aside his other one: the wife who has always supported him. After numerous sessions of couple

therapy, the three-year-married couple has been the happiest one in the neighbourhood. Until the news came out: James was to leave Earth's surface for six months. Iris was despaired, but smiled, for she was being once again supportive toward James. Him, nevertheless, was over the moon. He was not thinking about Iris anymore for a moment. He imagined himself in his suit, staring at the planet from a distance. When he snapped out of his fancy, he promised his wife that he would spend every single minute of his free time taking care of her and loving her the way she deserves it. Yet, it lasted a week.

Five months have passed, and James is just realizing that he only has three days to spend with her before the launch.

The first day was unique. They spent it on the shores of their city, had a lovely picnic and looked each other straight in the eye: that was pure love. They walked back home, hand in hand, and suddenly in the distance they heard: "Hey Iris, that you? It's been a while!".

Their hands separated, and Iris's smile was strangely too large as she exclaimed: "Spencer? Look at you! I missed you!".

James, confused, asked: "Sorry buddy, who are you, exactly?".

Iris cut Spencer short and said: "He's a friend from high school, I haven't seen him in years! What a coincidence you're here again!".

"What do you mean again? You've been here before?", retorted James.

Spencer replied: "Yeah like, a few years back, but I was just passing by really. I was just wondering, I'm just here for a couple of days and I haven't seen Iris in a while as I mentioned, would it be alright if we hang out tomorrow?".

James, boiling of jealousy replied: "Honestly, I am leaving in three days and-".

Iris interrupted James and said: "That would be awesome, and honey if you prefer to stay home and rest, that's alright".

James's mouth shut, he just nodded as a sign of acceptance, waved at Spencer, and entered his house while Iris and her friend spent a few more minutes gossiping.

As soon as she put a step in the house, James yelled: "Okay, what was that all about? I'm leaving in three days and you just throw a full day to the trash because of one dude you have not seen in a while?".

"No need to yell at me like this James for God's sake, and you heard him, he is only here for a couple of days, I may just not see him again in months after that".

"Well guess what Iris, you won't see me in months either! I don't even want to have this discussion, I'm going to bed."

That night, the tension was extreme. James reminisced their first argument and thought that maybe he had gone too far; so he turned to Iris who had her back turned away from him. He started doing that thing she loves most: he fondled her back, back and forth, to rock her as he whispered in her ear: "I am sorry for what I said."

Iris turned and laid on her back, gazing at the roof above her head, the way a child dreams of the stars at night, and said: "Me too, but I am still going tomorrow, now good night."

The next day, Iris woke up early and left a note on the kitchen's table, stating that she went to do shopping with Spencer and that she really needed that space alone to ease the tension. James occupied himself the whole day by doing training sessions and trying to forget about the night before. Iris eventually arrived home really late, dropped the few things she bought on the floor and a sigh. She went straight to the kitchen, made herself a cup of tea that James usually prepares for her every night. She took her time to take off her clothes and when she slid her body under the sheet, she realized James was not asleep. No, he waited there, in the dark, for his beloved wife to come home and save him from his loneliness.

James turned and asked: "So, how was your day? Got the space you needed?"

Iris took a sip out of her cup and replied without looking at him: "It was alright, I had fun. What about you?"

"Well, did some workout, you know, just gettin' ready. I'm going to sleep now, night.", he replied.

Then they fell asleep, turning each other's back.

The third day, James was the first to wake up and did not wake Iris, who seemed to need to rest because of the day before. James headed silently to the kitchen and noticed Iris's phone that she left on the kitchen counter when she came back yesterday. James, too inquisitive, checked it. And he was right to do it. Iris received a message from an unknown person which revealed: "It was nice seeing you yesterday, you know I can't take the risk to walk into your house as long as James's here, I'll come tomorrow as early as possible, love you."

James was incandescent with rage. So much so he shouted the name of Iris repeatedly to the point she thought he had hurt himself badly. Iris arrived on the scene and yelled back: "What's going on J, what's all that about?".

The husband stared at the floor for he could not look into his wife's eyes and instead slowly rose her phone for Iris to see it while he muttered: "Spencer. I'm going to kill him Iris. I swear my right hand to God the second I'm back on Earth in six months I'll kill him!"

Iris, panicked and confused, replied: "James, please, you don't understand, calm down."

"You really thought that I would let you fool me again!", he shouted.

"James, please, I can explain!", she babbled.

"I just don't trust you anymore. You were right you know. Space is what we needed.", he mumbled.

They both left the room, desperately. Iris went to sit in the sofa, listened to the ticks of the clock, acknowledged that this mistake of hers was going to cost her dearly. James, however, was pacing up and down in his bedroom, and from time to time, he would smash the marble wall with his fist while whispering the names of his wife and her other lover.

The hours passed, and eventually the broken couple went to bed. It was now two in the morning, when all light had faded, and darkness had filled the bedroom of the Strands. James woke up and got ready; he had to hit the road.

As he left his bedroom, he looked at his wife who was sleeping. He said nothing. However, for the first time, a teardrop fell on the parquet floor. He walked out of the house a few minutes later, glanced at the stars and his watch, sighed, and left.

James arrived at his spaceport around six hours later and checked his phone which was ringing. He took the call and heard: "Hello sir, this is 911, are you James Strand?".

"I am, any problem ma'am?", he replied with a straight face.

"Sir, your wife was found unconscious in her bed, there was a gas leak in your house, one of you may have forgotten to turn it off."

"Is she alright?", he said emotionless.

"She will be, thanks to your brother. You're lucky he came to your house this early".

"I might need some breathing space."

James hung up.

The missing piece

Samuel Carlino

August 26th

Hello Sweetie,

It's been so long since I've written anything to you, or written anything by hand really, I feel like I've forgotten how to hold a pencil correctly, and my shaky hands will not help. Despite the horrendous handwriting you will be greeted with, I hope that this letter will warm your heart nonetheless. I know how much you like handwritten love letters, I'm sorry for losing the habit of writing you one every now and then, I hope that this letter and the ones that will follow will suffice as an apology. I'll start with a simple question:

How are you doing?

I hope that you are doing well, even if I know for a fact that you are in a better place than when we were together. How are your parents? Are they still fighting together over the silliest of things? You know, I always admired their capacity to argue over the smallest things because they always ended up closer than ever. Not that I wished to argue with you more, that's not it, but I always found their way of patching things up really romantic. Anyway, did you know that flowers bloomed in August? I wasn't aware of it until this morning to be honest. I had thought of going out and buying flowers given today's date, but when I saw the blooming flowers on the balcony, I thought that you wouldn't want me to buy something we could already admire at home. Maybe it's just a coincidence, maybe it's due to climate change, or maybe flowers really do bloom in August. I don't know to be honest; you know I never really had green fingers. I took some of the flowers and arranged a bouquet I put on your bedside table; I'll make sure to take good care of them. I just have one last thing to say,

Happy birthday, my love.

October 17th

Hi Sweetheart,

I'm writing you a letter once again. Why, you may ask? Well, simply because I love you. I know I'm being corny but I know you love it. Just imagining you reading this and being all flustered has my heart fluttering. We're now in autumn, my favourite season of all. Have I ever explained to you why I love autumn so much? It might not take you a while to find the answer, it's simple really. Fall has always been one of my favourite seasons, but it became the one I love the most from the day my eyes laid upon you. I always found autumn to be the season where your beauty shined the most, and now that I have to experience it without you, I find myself reminded of you in many small things that bear no importance to anyone else. The pine trees' deep green coat bears your beautiful eyes, the brown and yellow leaves covering the ground look just like your winter coat did, and the small red mushrooms with white dots share a very peculiar resemblance to the sweater you loved so much, I wonder why I never noticed it before. I saw young lovers taking a walk on the same path we would once take hand in hand, and at this moment my hand had never felt so empty. Along with the leaves taken away by the wind flies the echo of your voice, witness of a time we will never live again. The flowers on your bedside table have wilted and the cat has now found its new favourite spot to nap in the sun, I'll buy him a cushion for good measure, even if he decides that a box will suit him better.

I miss you.

December 31st

Good evening my love.

How are you doing? I hope this letter finds you well. I'm going to Jamie's to celebrate New Year's Eve, who would've thought? I can hear you laughing from where you are, don't judge me too hard. I'm not going to Jamie's for Jamie, he just has a house big enough to fit all our friends, I'm going for them. It's been a while since I've last seen them, for the most part it was six months ago, when everything happened. These days, I feel more and more in need of a change in scenery. You know how people say that you only notice the space something takes in your life when it's gone? It's kind of how I've been feeling these past few days. It

really is true that a place is only as good as the people in it. Through everything I did your presence was the missing piece. I made the effort of installing the Christmas decorations, only to realise that no one could hold the other end of the tinsel for me. I tried to fill the house with as much things as I could, but truth is that no amount of decoration can fill the void you left behind. Every corner of the house bears the memories of our time together. You left a mark in everything you touched, including me. Time seems to have stopped now that you're gone, your couch still has your favourite book on its arm, your products are in the same place as before in the bathroom, and your side of the bed still remembers your shape, as if you never left. Today, we're at the dawn of a new year, a new beginning in sort. You always said that you longed for the New Year to come because it was the start of something new, while I never made much of it. Today I finally understand what you meant; it pains me to realise I will never have the chance to start a new year by your side. Tonight, after going back home, I will sleep on your side of the bed, it still smells like your perfume.

Happy New Year, dear.

April 9th

Hello my dear,

Happy belated birthday! Did you forget? I'm sure you wouldn't, you always remembered these dates naturally after all. I had almost lost count over time, but this anniversary would've marked our sixty-first year together. Quite a time, right? A whole life together actually. You probably know, but I went to our favourite restaurant today and got your favourite, a shepherds' pie with lots of gravy. I closed my eyes while eating when all of a sudden it seemed like I was brought back to our younger years, where standing for too long wouldn't hurt. I saw ourselves enter this restaurant for the first time, wondering if the meal would be worth our money while being drawn by the music and the welcoming aspect of the room. For a moment I felt your presence in front of me, like you were once again teasing me for the way I enjoyed my food, but when my eyes opened you were not there anymore. I ordered a Saint-Honoré for dessert, and I asked for grilled pistachios on the side, just like old times. You know, I always wondered why you liked this combination, and to this day my question

remains. You always had special tastes after all, special enough to like me. I have to say that your absence feels heavy these days, but I try to keep going and keep myself busy with starting lots of new activities. I picked up reading again, I had forgotten how enjoyable the feeling of turning the pages of a good book is. I also started to do some crochet and I made a cute little beanie for the cat; I think you'd be proud of how far I've become. I'm still a beginner though, but I believe that by the time winter comes again I will be able to put my hands in warm gloves made with your favourite colour.

I love you.

PS: I use your couch as a spot to read and crochet, it's very comfortable. I hope you don't mind me sitting on it now, you shouldn't have kept me away from this wonderful experience.

August 26th

Hello Sweetheart,

How are you doing up there? What are you doing? Are you even doing anything? You know, today I found myself having lots of questions regarding where you are. I have to say it is quite frustrating to ask questions and have no answer at all. Well, not entirely because the cat has been answering. I don't have the impression that I just talked to myself for ten minutes, which is nice, but I would've appreciated some answers I could actually understand, you know? I gave myself a lot of time this year to think about what we lived. I like to think of us as mosaics we built together. When building ourselves, I greedily took a piece of you to hold onto, to be reassured, to always have a way to feel your love and presence. It has been a year since you left, and I've come to realize that I wasn't the only one who took a piece of my loved one. Together we built a life, a family, a home. Every piece we carefully put in place is still here, with the exception of a few; yours and the one you took from me the day you went away. When you left, this part of me you held onto left alongside you. I would have followed you anywhere, but despite my will, the place you went to was far beyond my reach. I often thought about what it would have been like if I was the one who left first, you know?

Would the space I'd left behind be as heavy as yours? All of these thoughts have a bitter aftertaste, but you always liked bitter things, right? I slowly learn to live with the space you left within me. You know, I started to write you letters because some say that after they passed away, people can receive letters from their loved ones if they were written with their hearts. I like to think that you have read the other letters and will read this last one with a smile on your face, knowing that I am alright. You were my person and will always be. The space you left will be the proof of your existence, of the life we spent together, of the seasons our love has gone by, from the blossoms of our love to the fall of the petals. The red threads of our lives tangled up the day we met, and despite yours being shorter than mine I know our love will live on. I'm okay paying the price of loneliness for having loved you until my very end. Until I see you again,

I love you, always.

Espagnol

Composition du jury

Johanna Carvajal Gonzalez, ATER en études hispaniques et latino-américaines

Catline Dzelebdzic, ATER en études hispaniques et latino-américaines

Emilie Leroux, ATER en études hispaniques et latino-américaines

Coordinateur pour l'édition 2024 du Concours de Nouvelles :

Johanna Carvajal Gonzalez

Recuerdos en tinta

Moises Garcia-Alvarez

En el ático de una casa de madera antigua, Marcos, un adolescente que acababa de mudarse con su familia, decidió explorar la nueva casa. Cuando subió al ático, se dio cuenta que los antiguos dueños habían dejado un montón de cajas olvidadas. Le entró curiosidad por ver qué había dentro de ellas, pero, dada la falta de luz debido a que no había ninguna bombilla cerca, tuvo que encender una vela para poder ver algo, puesto que las escaleras no estaban en muy buen estado. Podrían llegar a romperse y tendría que esperar a que sus padres la reparasen para poder ver lo que había dentro de ellas. Después de varios intentos con las cerillas, que no paraban de romperse dada la falta de experiencia del joven con ellas, finalmente consiguió encenderlas.

Se dirigió hacia estas cajas olvidadas con una sonrisa de oreja a oreja para ver qué tesoros podrían encontrarse en esas viejas cajas de contrachapado apiladas. Bajó la primera y decidió abrirla. Allí, encontró algunos juguetes antiguos hechos de madera, tales como un caballito, soldados de plomo y una especie de hula-hop, pero más pequeño y con una vara de metal al lado. No sabía que hacían allí juntos, ni cómo esas dos cosas podrían incluso considerarse juguetes hace unos años.

Prosiguió a estudiar la siguiente, donde se encontró ropa de distintas tallas. Había de todo: chaquetas y pantalones en tonos marrones oscuros, botas de montaña, un traje elegante y la bandera del país, entre otras prendas menos interesantes. Continuó con una más pequeña, que le daba buenas vibraciones. Al abrirla, vio sobres. Los sacó rápidamente para ver de qué se trataba. Al acercarlos a la tenue luz de la vela, con suerte llegaba a leer lo que había escrito en ellas, ¡eran cartas! Marcos pensó que serían mensajes enviados por los antiguos dueños – como el resto de las cosas –, así que decidió leerlas una por una. Después de ojearlas rápidamente, vio que algunas no estaban abiertas y le entró aún más curiosidad por saber lo que estaba escrito en aquellas cartas que sus destinatarios nunca llegaron a leer. Se dispuso a abrir los sobres lentamente para no romperlas y las empezó a leer.

4 de marzo de 1920. Lo siento mucho, amada mía, no podré volver a casa por el momento, nos han mandado a vigilar las fronteras en las montañas, parece que está empezando a haber problemas con el país vecino...

A medida que leía, su imaginación se iba juntando con la endeble tinta escrita en tan viejo papel. Sin darse cuenta, se encontró en las montañas del norte de su país; sabía perfectamente adónde ir, sentía incluso el frío viento de las montañas en febrero. Como si de un cuerpo

extraño se tratase, no podía controlar su cuerpo, pero esto no le molestaba, él se dejaba llevar. Llegó a un fuerte camuflado en la cúspide de la montaña. En ese momento, entró junto con sus compañeros a los cuartos...

Las imágenes se volvían más difusas cada segundo. Y ahí se encontraba él, delante de la carta, de nuevo en el desván de la antigua casa. Era el final de la carta. Intrigado por la experiencia que había acabado de vivir, decidió ojear una de las que estaban ya abiertas. Empezó a leerla, pero no tenía la misma sensación que antes: no llegaba a sumergirse en la historia, era como si algo faltase en ella. A mitad de la carta, detuvo su lectura para abrir una nueva, con la esperanza de tener esa increíble experiencia otra vez.

10 abril de 1920. No sé cuándo podré escribirte de nuevo, el conflicto que tanto se temía ha iniciado, desde hace unos días hacemos patrullas sin cesar hasta altas horas de la noche...

Marcos se volvió a encontrar en el cuerpo desconocido, un cuerpo que iba caminando por la montaña cubierto por el manto de la noche. Un cansancio extremo y doloroso lo poseyó. Su consciencia estaba perturbada por ese esfuerzo que hacía el cuerpo habitado, que, aun estando cansado, continuaba caminando sin cesar y sin quejarse ni una sola vez. Estaba rodeado de otras personas, que, por sus expresiones, pasaban por la misma situación que el dueño del cuerpo. De repente, un ruido ensordecedor llenó la mente de Marcos, acompañado de una luz cegadora y de un temblor de tierra. Se trataba de una bomba, que, por suerte, explotó a unos doscientos metros, desconcertándolas, pero sin herirlas. Rápidamente, los soldados se recompusieron y un grupo volvió para informar de lo ocurrido a los superiores, mientras otros se quedaban buscando enemigos para capturarlos o matarlos. Afortunadamente el cuerpo que temporalmente habitaba Marcos formaba parte de los que caminaron al fuerte. Se movían rápidamente subiendo la montaña, cruzando un pequeño río que le hizo sentir lo fría que estaba el agua que entraba en las botas.

Al llegar al fuerte, su vista se fue difuminando poco a poco nuevamente, haciéndole abrir los ojos de vuelta al mundo real. Creyó haber descubierto cómo activar ese misterioso poder de las cartas: bastaba leer las que estaban sin abrir. Cada vez que leía las cartas, le entraba aún más curiosidad por saber lo que le había pasado al hombre que lo poseía.

Una vez despierto, se puso a buscar por el desván si había más información disponible, pero, después de dos minutos, desistió. La intriga por saber qué continuaba pasando en las cartas ganaba por gran diferencia en saber quién era aquella persona. Se precipitó de nuevo a abrir otra carta y su mente se iba desvaneciendo de nuevo...

15 de mayo de 1920. Te escribo otra vez, no podemos descansar, tenemos siempre que estar atentos, cada vez es más duro...

Marcos se reincorporó de golpe en un cuerpo un tanto exhausto que se había levantado de golpe en una litera, escuchaba mucho ruido fuera y rápidamente el resto del grupo se puso recto. Un superior entró en el cuarto y se puso a gritar. Todo el mundo preparaba sus mochilas y marcharon hacia los muros del fuerte. Una vez en los muros, se quedaron firmes y empezaron a caminar a lo largo del muro mientras vigilaban. Marcos pensó que les tocaba hacer la guardia de noche. Un viento helado hacía que incluso los párpados doliesen al pestañear. Al estar cansado, los ojos se iban cerrando y el dolor aumentaba. Cada paso que daba, sus músculos sufrían por el frío, los dientes castañeaban y los dedos habían cogido la forma del fusil que sujetaba. Cinco horas después, salió el sol. Con el rocío de la mañana y el frío, parecía tener estalactitas debajo de los ojos y de la nariz. Entonces una trompeta sonó y el cuerpo se dirigió hacia los barracones, donde, después de un pequeño descanso, le tocó salir a patrullar fuerte, con la luz del sol cegando sus ojos debido al contraste con la oscuridad. En ese preciso instante, su mente se nubló de nuevo.

Marcos volvió a la actualidad. Seguía fascinado con las cartas y su misterioso poder para llevarle a los recuerdos de quien los escribió. Sus ansias por saber más eran imparables, quería saber cómo terminaba la historia, así que abrió la siguiente carta.

8 de junio de 1920. Espero poder volver a escribirte pronto. En un par de horas, nos enviarán a un lugar donde nuestras tropas han ido desapareciendo...

Marcos, se encontraba de nuevo en ese extraño y al mismo tiempo familiar cuerpo, debido a sus experiencias anteriores. Iniciaron la salida del fuerte al anochecer, protegidos por el manto de la noche. Caminaban sin cesar hacía su destino. Marcos podía ver las expresiones de nerviosismo y de fatiga del resto de soldados. Mientras cruzaban un bosque, vieron algo espantoso: los cuerpos de soldados de su país colgando de los árboles y atravesados por palos. Al ver esa terrible imagen, algunos vomitaron e incluso se podía escuchar el llanto de otros al reconocer los cuerpos de amigos desaparecidos en esas condiciones. No había tiempo de enterrarlos como correspondía, eso sería posible una vez la guerra terminada. Continuaron caminando, pero pronto sonidos de disparos acapararon el silencio de la noche destruyéndolo completamente, acompañados de los gritos de soldados. Se escondieron detrás de los árboles y respondieron al fuego. Ningún bando bajaba la tregua. Marcos veía cómo a su alrededor cada vez caían soldados al haber sido heridos por balas o incluso asesinados. Menos disparos se escuchaban al pasar el tiempo. Marcos, asustado, asumió que era porque cada vez quedaba menos gente que podía disparar. Al cabo de un rato, una bala atravesó la pierna del cuerpo, haciendo que este terminase en el suelo...

El insufrible dolor hizo que Marcos se despertase y tuviera ganas de vomitar. Sin rendirse, buscó la siguiente carta, pero ya todas estaban abiertas. Esculcó en la caja y consiguió encontrar una sin abrir en el fondo de ella. Le parecía distinta al resto: el papel era de un color distinto y mostraba una calidad mayor al tacto. Al abrirla su mente no viajó, se quedó en el desván. ¡Era una carta diciendo que el soldado Tomás había caído en combate! Marcos empezó a llorar, ya que se había encariñado con el soldado y, aunque ahora sabía cómo se llamaba el propietario del cuerpo, había muerto y nunca más pudo ver a su esposa; también significaba que ya no podría volver a vivir esas experiencias a través de sus cartas. Entristecido, buscó el resto de las cartas, pero no había nada igual de interesante. Lo único que pudo llamar su atención, fue la ropa que había llevado puesta Tomás. Cuando las sacó de allí, vio el agujero que había permanecido en el pantalón, congelado por el tiempo.

El Devorador de Intelecto

Oscar Martinez Pialloux

Nos encontramos en el año 2070, en una noche de tormenta solar causada por el desequilibrio de Gases. Un joven bibliotecario se preparaba para abandonar la Tierra y dirigirse a la Estación Omega, y poder realizar el transbordo que le permitiría llegar a la gran biblioteca de la Luna 4.

La biblioteca se encuentra en las coordenadas espaciales:

- 35° 15' 38" N

0° 34' 03" W

La Luna 4 fue creada hace 10 años, para poder albergar todo el conocimiento de la sociedad humana, desde arte rupestre hasta pergaminos de las antiguas civilizaciones, además de libros de la Edad Media, cintas magnéticas de los años ochenta, así como el último método de archivo de datos: el grabado en obsidiana. La forma más eficaz de custodiar datos, siendo una forma de guardado de información de última generación y más resistente.

Nuestro joven bibliotecario, Mark, un agente del MI6 (el Servicio Secreto del Reino Unido) en la División de Protección de los Recuerdos Históricos, se entrenó durante día y noche a lo largo de siete meses para poder estar a la altura de su misión: se dirigía a la toma de posesión de la “Llave del Saber” (más comúnmente llamada: llave de la biblioteca). Tendrá que estar allí durante cinco años, tiempo necesario para que otra persona lo reemplace, alguien seguramente como él, de otro país, ya que, al ser una biblioteca de la Luna 4, la protección del lugar era responsabilidad de todos los países.

Mark, nuestro protagonista, estaba muy impaciente ya que para él era todo un honor ser la persona en quien reposaba la responsabilidad de la biblioteca. Sin embargo, no todo iba a ser un campo de rosas, ya que el día número 15 iba a tener una visita muy inesperada.

Durante los primeros cinco días reinaba la tranquilidad y, a los diez días, recibió la visita de un personaje un tanto inesperado. Se trataba de Juan, un miembro muy importante del GOE (Grupo de Operaciones Especiales), un español que tenía como misión proteger la biblioteca del próximo

ataque, que Mark no sospechaba que iba a ocurrir. Los dos se llevaban muy bien, como si se conocieran de toda la vida, pero algo muy importante iba a frenarlos de golpe en su divertida estancia.

Una noche muy tranquila, como es de esperar en el espacio, lugar de soledad total donde cada uno puede crear su propio espacio, la alarma de intrusión retumbaba en los sueños de nuestros protagonistas, quienes se encontraban en el edificio central de la Luna, donde está el puente de mando y todo lo relativo para poder controlar y proteger la biblioteca. Aquella alarma los despertó de golpe y de un salto salieron de la cama, se coordinaron y cada uno fue a un lugar concreto para controlar la situación.

Juan cogió su arma y, muy decidido, se dirigió al puente de mando para observar por las cámaras de la enorme biblioteca lo que pudo haber hecho saltar la alarma. Pero, para su gran sorpresa, no había nada de nada. Todo estaba vacío, en silencio y muy oscuro. Mientras tanto, por el otro lado, Mark se dirigió a la compuerta por la que las naves aterrizan en la Luna y donde la alarma se activó. Una vez allí, pudo constatar que alguien había llegado sin avisar a la Luna, cosa que le provocó un extraño escalofrío. En ese momento se le vinieron muchas ideas a la cabeza como: “¿Quién podría entrar a estas horas aquí?”, o “¿qué o quién podría viajar por el espacio sin preocupación?”.

Mark no dudó en alertar por radio a Juan que estaba en la torre de mando:

- Aquí Mark, ¿me copias Juan?, cambio.
- Aquí Juan, alto y claro amigo, cambio.
- Algo o alguien ha entrado por la compuerta, está totalmente destrozada. Menos mal que el escudo se ha activado, si no todos saldríamos volando, cambio.
- Pues desde aquí no se ve nada, ¿puedes buscar lo que puede haber sido?, ¿hay algún rastro de explosivo o algo que nos ayude a saber lo que ha sido?, cambio.
- ¡Qué va amigo, no se ve nada! Voy a volver rápido a la torre para poder organizarnos mejor y sobre todo para poder pedir ayuda, cambio.
- Perfecto, aquí te espero.
- En cinco minutos estoy allí, cambio y corto.

Una vez reunidos, Juan y Mark cogieron un par de bocadillos y se plantaron frente al mapa de la biblioteca, con la radio satelital al lado para poder coordinar la llegada de la ayuda. Mientras luchaban contra un enemigo silencioso, el sueño, decidieron turnarse durante un par de horas para intentar descansar y coger fuerzas para aguantar el largo día que les esperaba.

Tras el tenso descanso de unas horas, intentaron entender lo ocurrido durante la noche mientras

tomaban el desayuno. Empezaron recaudando información de los distintos canales a su alcance. Y allí estaba la noticia que podría explicarlo todo: el Cazador de Sabiduría más temido de La Vía Láctea se había escapado de la prisión rusa en la que estuvo encerrado y donde experimentaron con él para poder aprender más sobre su misterioso origen.

No lo dudaron dos segundos y llamaron al Alto Mando, las personas más importantes del planeta Tierra, quienes coordinan las misiones, tanto terrestres como espaciales, como la misión de protección de la biblioteca.

El Coronel Tom, la persona quien estaba al frente del Alto Mando, les ordenó de inmediato irse a la armería para poder armarse y ganar tiempo mientras la ayuda llegaba.

En ese momento, Juan cortó las comunicaciones simulando una urgencia y se acerca a Mark para decirle algo:

- Mark, debo decirte algo muy importante.
- Dime Juan, ¿qué te pasa?
- Pues, mi viaje a este lugar y la explosión, no ha sido para una coincidencia.
- ¿Que estás insinuando?
- El Alto Mando me envió aquí, porque sabían que el Cazador se había escapado.
- ¿Cómo?
- Sí... Como lo oyes... lo siento, siento no haberte contado antes la verdad del por qué he venido.
- Lo de no decirme nada, ¿era orden del Alto Mando?
- Sí, no querían que lo supieras hasta que me asegurara que el Cazador iba a aparecer por aquí.
- No me gusta esa falta de confianza, al ser yo el guardián de la biblioteca debería ser el primero en estar al tanto.
- Lo sé, se lo dije a James, el Comandante del Alto Mando, que te tenía que poner al tanto, pero se negó rotundamente.

Después de su discusión, algo nerviosa, decidieron correr a la armería para armarse y se prepararon para atacar al Cazador en el momento que menos se lo esperara.

Mark cogió el material necesario para realizar una trampa de vibranium, el metal más resistente del universo; también cogió su cuchillo de monte, que afiló por si acaso lo necesitaba en la biblioteca. Por otro lado, Juan se decidió por algo más imponente, una HK417 equipada de laser infrarrojo, un lanzagranadas de 40mm para poder enviar gas lacrimógeno, y una empuñadura ligera, sin

olvidar las gafas de visión nocturna, que tenían la capacidad de ver el láser infrarrojo y le permitiría apuntar con su arma.

Fueron al centro de la biblioteca donde la información más delicada se situaba y allí montaron la trampa para atrapar al Cazador. Empezaron por instalar la jaula de vibranium y, escondidas en unos palos de la jaula, unas campanillas, que se activarían una vez la jaula caída. Juan pensó en poner espejos en ciertos sitios a su alrededor para crear una ilusión con el objetivo de confundir a su futuro prisionero. Las horas pasaron, todo estaba en silencio, no escuchaban ni el zumbido de las moscas, hasta que el Cazador, iluso, se acercó al almacenamiento de datos y cuando lo tocó, la jaula cayó de golpe sin que pudiera reaccionar.

Los dos protagonistas saltaron de golpe, camuflando su ataque con el ruido de la jaula al caer, para que el Cazador no los oyera, y Juan empezó a gasearlo para evitar que se moviera y confundirlo aún más.

Esperaron quince minutos, el tiempo necesario para que el gas se disparara, justo después se acercaron y le propusieron un trato: o se iba y volvía a su mundo de origen o moriría en el sitio. Tras una larga conversación, el Cazador decidió rendirse, o al menos eso pensaron los dos protagonistas.

Una vez libre, el Cazador empujó con todas sus fuerzas a Mark, dejándolo inconsciente por el golpe contra el muro.

Juan, en seguida, cogió su arma y le disparó en las piernas y en el torso: era su vida o la vida del cazador. *Ipsa facto* fue a ver si Mark respiraba. Al ver que solo estaba inconsciente llamó al Alto Mando para informarles de lo ocurrido, que ya no iba a aterrorizar más al planeta. A partir de hoy, se podía dormir tranquilamente, sin miedo a perder la historia de la Humanidad.

Así fue como acabó la pesadilla del Cazador de intelecto, o eso pensaban, meses más tarde se sabría que el Cazador tenía un hijo, que vengaría la muerte de su padre.

Lejos

Aisha Bouhadeb

Ahora que tenía un lugar a donde ir, quería quedarse. Mejor aún, preparar una mochila rápida e ir a ver mundo. Más mundo. Más libertad. Quería salir corriendo, no firmar su admisión de asilo. Por muy ridículo que pareciera, esas cuatro paredes se le estaban haciendo muy pequeñas y aún más la idea de vivir a partir de ahora en un apartamento, seguramente solo la mayoría del tiempo. No se había preparado lo suficiente para este momento, en el que se suponía que todos sus problemas se iban a acabar por fin. Cuando le entregaron su solicitud aceptada, su primera reacción no fue dar saltos de alegría. Se sentía más perdido que antes. Esta reflexión ridícula seguro era el resultado de perseguir sus sueños, también absurdos. ¿Quién no querría un espacio propio, una dirección a la que acudir?

Por desgracia y muy a su pesar, se había acostumbrado a su condición de mendigo. Aunque él no lo viera así, después de tantos años. Él no se arrinconaba en los portales, preguntando vergonzosamente su seguridad en las noches de invierno. No cargaba con sus cosas a rastras, no cargaba con cartones, ni canciones, ni magia. Él no estaba solo. Pero si bebía, qué remedio. ¿Quién no bebe de todas formas? Bromeaba a veces en los bares, con padres de familia, con jornaleros, con extranjeros, hasta con algún que otro banquero.

Todo empezó en aquel viaje con sus amigos cuando no era más que un chaval. Eran pocos en su pandilla y solo cruzaban la frontera gallega con Portugal, pero para ellos significaba el primer respiro lejos de sus padres y de sus mínimas obligaciones.

Siempre había sido un observador nato, al igual que sensible, aunque esto último lo escondía por el bien de su reputación viril. Ese día no se olvidó de un cuaderno y un bolígrafo para escribirlo todo. Escribió como era el coche, por dentro y por fuera, y los sonidos de cacharro viejo que hacía. Escribió sobre sus compañeros, cada uno en su burbuja, soñando sobre el futuro mientras miraban al horizonte frente al mar. Apuntó también los consejos que se dieron y hasta las canciones que se escuchaban a menudo en la radio, para no perder detalle que impidiera reconstruir las escenas en su mente. No es necesario decir que conservaba ese viaje como un recuerdo de lo más especial. Sobre todo, porque fue la primera vez que tuvo que comunicarse en otra lengua que no era la suya, y no refiriéndose al portugués pues, como gallego, no tenía mayor complicación.

Fue en Viana do Castelo donde se enamoró por primera vez. Y tuvo que acercarse torpemente a una joven inglesa que, como él, pasaba su primer verano fuera de casa. Así fue como dentro de su alma, donde la gran mayoría de la información circulaba en español, hubo que crear la primera pieza del rompecabezas abstracto y místico en el que se convertiría su razón. No fue tarea fácil ni tampoco algo que entrara en su zona de confort. Pasó vergüenza y tragó silencios incómodos, pero los dos llegaron a tener una bonita historia de amor. Nada tenía que ver con las pesadillas que le tocaba presenciar.

Fue en una de esas tardes perfectas cuando los primeros síntomas de la esquizofrenia le vinieron a visitar. Al principio, él recibía sin descanso a sujetos que no se sabían relacionar. A veces salían mojados de la corriente, otras veces les esperaban sentados en las piedras, decididos a atormentarlo con sobresaltos que no existían en realidad.

De vuelta, sus amigos le preguntaban sobre ella, su flechazo anglosajón, y nada les sabía decir, todo lo que se habían dicho había sido en inglés y traducirlo no le hacía justicia. Sentía haber vivido otra vida, o no ser él mismo, tan raro como le parecía aquella situación. Se decidió por guardar el recuerdo en el rincón del alma que entendía dicho idioma. Temía que los delirios volvieran a aparecer en cualquier momento. Pero se dedicó a coleccionar la carretera una vez más.

Entendió que, para poder sobrevivir a la cotidianidad, estática y soberana, se debía soñar. Dejarse llevar, para más tarde poder afrontar la realidad.

Conforme pasaban los años, sus sueños maduraban. Salió del bachillerato de ciencias con una buena beca. A pesar de los prejuicios de sus compañeros por su carácter imprevisto, estaba dotado de un intelecto sin fin. Trabajó un año entero para ahorrar y así poder ir a la universidad. Caía en la necesidad común de seguir una vida normal. Y eso intentó. La gente de su entorno se distanció hasta no ser más que un fantasma al que sonreír al recordar. Incluso los espacios que lo habían visto crecer desaparecieron al cabo de unos años. Sus amigos, a pesar de todo, le llamaban, creía conocer sus novedades más importantes. Pero, al mudarse a la capital para estudiar Geología, el tiempo era cada vez más mínimo. La juventud pasaba rápido y él solo sentía descansar de verdad cuando viajaba.

No podía faltar una escapada a la naturaleza varias veces al mes. Cada rama de su carrera la estudiaba en el bosque, pasaba horas escuchando el sonido del agua que corría y, cuando llevaba su cámara consigo, las jornadas se alargaban aún más. El físico de la tierra que pisaba no parecía el mismo mundo del cemento que debía atravesar en Madrid. La comodidad de la vida moderna pasaba a menudo indiferente ante sus ojos, pues no pedía más que merendar a la sombra de un árbol mientras veía reflejado el sol entre sus ramas. Los libros daban lugar a firmamentos nuevos

por conquistar, o simplemente soñar, mientras se arrinconaba en la estación rodeado de desconocidos. Leer no era un hábito más, ¿cómo compararlo a cualquier otra actividad? La amplitud del universo era infinita. Él quería sentirlo todo. Vivirlo todo.

Hizo, pues, lo que no se debe hacer nunca: dejó de lado la sociedad. Pero esta es una regla no escrita para quien tenga la capacidad de meditar, en la esfera de la moralidad sana. Las voces y las fantasías le acosaban en aquel entonces sin cesar. No había nadie más dulce y generoso que este hombre pasando al lado de los niños. Regalando en su escasez material sonrisas y gestos de amistad. Si es verdad que quizás, si hubiera encontrado a alguien con quien compartir sus hazañas, las horas de estudio no se le hubieran hecho eternas y llevaría consigo su diploma universitario. Pero no fue así. También es muy posible que hubiera hecho caso a alguien de confianza si le hubiese parado los pies. Pero no había nadie. Tampoco lo había ahora. Mejor es de todas formas no aflojar dicho vacío que amenaza y ahoga tanto. Estaba solo y se recibió con los brazos abiertos. La soledad no requiere mayor presentación.

Le costó llegar a la conclusión de que él había pasado todos estos años huyendo. O eso le habían llegado a decir. Pero debió de ser verdad, porque no volvió. Los episodios maniáticos le guiaban a un nuevo refugio. El cielo abierto de los lugares por los que pasaba lo guiaba, pero su fortuna era siempre incierta y nunca sabía de antemano donde se iba a reposar esa noche. Las pastillas se apilaban y algunas fueron agregadas por su cuenta, recetadas por las calles, y en ellas se recostaba cuando el mundo se le hacía pesado.

Ahora había muchas vidas que cuidar. La vida le abrumaba. Sollozaba histéricamente por las noches pensando en que hubiera sido de él si se hubiera decantado por un destino o este otro. Pasaba frenéticamente las hojas de su cuaderno, otro mundo lleno de angustia que sin mucha voluntad visitaba. Tenía que escribir. Tenía que dejarlo por escrito, para poder desahogar sus penas antes de explotar.

Era un niño perdido, un adulto que no reconocía que él mismo debía reconfortar. Las pesadillas. Les había entregado su propia vida y no podía estar sin ellas. No había distinción alguna entre un problema suyo o de ellas. Se le había ido de las manos, estaba claro. Buscó con ímpetu un espacio donde vivir en paz. El ansia de la libertad le empujó instintivamente a andar y andar. Sin organizar sus parajes, sus muchos lares. Tenía incontables residencias en su mente, algunas humildes, otras palacios reales donde patinar. Llegaba allí con cerrar los ojos. Aparecía sin esfuerzo con un poema, un sol azafranado del sur.

Fuera a donde fuera ya no buscaba un hogar y no podía volver, pues no sabía dónde lo había dejado. Pero no es importante saber a dónde vas, sino de dónde vienes.

Se echó a llorar. En la sala de espera, qué lugar más gris. Niño antes que hombre. La extensión de esas cuatro paredes le asfixiaba y no podía más que llorar. La urbanidad sin dulzura que le obligaban a visitar, después de años y años en cualquier lugar. No confiaba en esta institución que le prometía la solución a todos sus males. Un escalofrío le recorrió la espalda, una punzada en el pecho. Entonces calló. Respiró y se sintió agradecido. Se acercó a la secretaria, con el documento firmado en mano.

- Iré si encontráis una residencia en mi ciudad natal. He estado esperando, voy a nacer de nuevo.

Français

Composition du jury

Filippo Fonio, MCF en études italiennes, directeur adjoint de l'UFR en charge
des relations internationales

Sylvie Martin-Mercier, MCF en études italiennes, directrice adjointe de la CSPM H3S

Coordinateur pour l'édition 2024 du Concours de Nouvelles :

Filippo Fonio

Grenoble, la ville qui m'a fait découvrir de nouveaux espaces

Mireia Beltrán Tomás

Bien souvent, lorsqu'on évoque le terme « espaces », l'esprit se tourne naturellement vers des espaces physiques, des espaces que l'on peut voir, contempler et apprécier visuellement. Lorsque je suis venue à Grenoble, mes pensées étaient également dirigées vers cette idée, vers le nouvel espace qui allait devenir ma demeure pendant presque une année. Et franchement, j'étais frappée quand j'ai franchi le seuil de ma nouvelle chambre.

Vraiment ? Comment vais-je passer la plupart de mon temps dans un espace aussi exigü ? Ce sont les premières questions qui m'ont assailli dès mon arrivée à Grenoble. En effet, mes illusions se sont évanouies quand j'ai vu les conditions de la résidence. Cependant, petit à petit, je dois avouer que cette chambre aussi détestée au début s'est transformée en un véritable chez-moi.

Je suis en train de rédiger d'ici, de ma chambre, de mon petit espace personnel on va dire. C'est ici où je garde avec beaucoup d'affection chaque petit souvenir que j'ai eu dès que je suis venue. Parce que dès mon arrivée, j'ai eu l'occasion de découvrir de nombreuses choses, beaucoup d'espaces.

D'abord, je trouve très attirants les espaces naturels qui sont autour de moi. Je n'aurais jamais imaginé vivre aussi près des montagnes. « Grenoble te plaît ? », me demandent mes amis espagnols. Il me suffit de sortir mon portable par la fenêtre et capturer en photo ces hautes montagnes vêtues de blanc depuis quelques mois. Certes, il peut y avoir des jours tristes, mais dès que je contemple les montagnes et les arbres, tout s'évapore. Tous mes soucis disparaissent magiquement grâce à l'enchantement de l'espace qui m'entoure.

Mais évidemment, je suis aussi sortie de Grenoble. J'avais envie de découvrir d'autres endroits, des espaces plus urbains. Pourquoi pas ? me suis-je dit. Alors, j'ai opté pour Lyon, une ville aussi charmante que surprenante, avec des espaces cachés, ce que l'on appelle les traboules. Mais ma découverte dans le monde de la vie citadine ne s'arrête pas là.

Je me suis laissé emporter par le lac et les canaux d'Annecy ; en effet, je peux le confirmer, c'est une ville qui ressemble beaucoup à Venise. Un espace rempli d'eau qui donne l'impression d'être dans un endroit de rêve. Le marché de Noël à Strasbourg, une destination très prisée, a également été un espace où j'aimerais bien retourner. Les lumières, les étals et la nourriture délicieuse ont créé l'ambiance d'un de ces films de Noël que j'aime bien regarder quand je suis dans mon espace préféré : ma maison avec la chaleur de ma famille.

Cependant, je ne peux pas me passer de vous parler d'un autre type d'espace sans évoquer l'expérience dangereuse mais aussi épanouissante que je viens de vivre à Marseille. Il suffit de dire que j'ai parcouru toute la ville en une journée. Une palette d'émotions m'a envahi pendant ma

visite : du plaisir quand j'ai découvert des concerts dans la rue, de la fatigue mêlée de satisfaction quand j'ai réussi à me rendre aux pieds de la majestueuse cathédrale de Notre-Dame de Marseille. Mais surtout, je ne vais pas vous mentir, retourner à l'appartement la nuit dans un espace aussi potentiellement dangereux a été plutôt effrayant.

Eh bien, je ne voulais absolument pas rater l'occasion de vous faire part de ma découverte lors de mon voyage dans un espace historique : la ville de Nîmes. Dès le premier moment où j'ai dégusté une calzone géante et succulente, j'ai ressenti un véritable coup de foudre pour cette ville.

Au fur et à mesure que j'ai visité les différents monuments historiques, j'ai été transportée dans un espace magique, plongée dans l'époque romaine avec ses gladiateurs dont l'héritage est aujourd'hui incarné par les majestueuses Arènes. La ville dévoile également une architecture classique remarquable, symbolisée par des œuvres telles que la Maison Carrée, ainsi que par l'impressionnante Tour Magne qui servait de poste d'observation stratégique pour surveiller toute la région.

Cependant, mon exploration des curiosités historiques ne s'arrête pas là. Devinez ce que j'ai découvert après quatre mois de vie à Grenoble : la ville était autrefois entourée par un mur dont une partie est préservée dans un bar irlandais. Franchement, je n'aurais jamais imaginé qu'un tel espace puisse être conçu pour devenir un bar. Mais, peu importe la manière dont cela a été fait, l'essentiel est de préserver les espaces chargés d'histoire, n'est-ce pas ?

Si je suis honnête je crois avoir déjà évoqué suffisamment mes voyages et découvertes, mais il y a encore un dernier type d'espace dont j'aimerais bien parler. Ce n'était pas un espace auquel je réfléchissais particulièrement avant de partir en Erasmus, mais chaque jour, je prends davantage conscience de l'impact qu'a eu Grenoble sur cet espace. Il s'agit simplement de mon espace personnel, à la fois simple et étonnamment complexe. La façon dont mon espace personnel a évolué si vite reste une question que je me pose continuellement.

Une fille, habituée à être entourée de sa famille et d'amis partageant sa langue, s'est retrouvée à vivre toute seule dans un autre pays. Pourtant, cela ne l'a pas empêchée de se faire des nouvelles connaissances. En réalité, l'espace physique a contribué à enrichir son espace mental. Vous vous demandez peut-être comment cela fonctionne. Eh bien, c'est en réalité assez simple.

On peut définir l'espace mental comme tout un univers intérieur de pensées, d'émotions et de perceptions. Ce que j'ai appris à Grenoble c'est qu'habiter seule signifie parfois être accompagné uniquement de mes pensées. Alors, que devrais-je faire ? Prendre cette chance, même si elle semble trop risquée ? Il est vrai que je me sens parfois bombardée par mes propres pensées, mais en fin de compte, elles sont bienveillantes. Elles sont toujours avec moi, mes fidèles amies dans cette aventure.

Si les pensées sont des amies qui nous accompagnent, les émotions qui nous bouleversent sont parfois des alliés, parfois des adversaires. Mon espace mental peut être comparé à une montagne russe. C'est génial quand on ressent l'ascension en faisant la connaissance de nouvelles personnes, en découvrant de nouveaux espaces, en dégustant les meilleurs fromages de nos vies. Mais que se passe-t-il une fois arrivé au sommet de cette montagne russe ?

Oui, en tant qu'étudiants Erasmus, nous faisons également partie de la faculté et nous rencontrons des défis liés au système éducatif d'un espace différent. Il n'y a pas de retour à la maison le week-end avec notre famille. On pourrait dire qu'on vit une vie assez adulte. Mes amis, cela signifie descendre de la montagne russe que nous venons de monter très, très rapidement. Ainsi, les émotions sont là, pour nous apporter du plaisir mais aussi pour nous confronter à la réalité du monde adulte. Une réalité qu'il est dur d'accepter, surtout dans un espace aussi éloigné de chez nous.

Je n'avais jamais réfléchi à tout ce que le mot « espace » pouvait évoquer, et encore moins à tout ce que mon propre espace à moi pouvait m'enseigner. Grenoble, la ville dont je suis tombée amoureuse dès mon arrivée, m'a accueillie à bras ouverts, me permettant de proclamer : « Mon espace est ici, à Grenoble ». Grâce à cet espace que j'ai créé ici, j'ai également construit un espace commun avec des amis qui viennent d'espaces encore plus éloignés, des espaces que j'aimerais bien visiter aussi un jour.

Italien

Composition du jury

Mara Capraro, ATER en études italiennes

Filippo Fonio, MCF en études italiennes, directeur adjoint de l'UFR en charge des relations internationales

Sylvie Martin-Mercier, MCF en études italiennes, directrice adjointe de la CSPM H3S

Emanuela Nanni, MCF en études italiennes

Diego Pellizzari, maître de langue en italien

Silvia Tedeschi, enseignante contractuelle en italien

Coordinateur pour l'édition 2024 du Concours de Nouvelles :

Filippo Fonio

Nuova estetica

Laura Gonella

Ultimamente, mi sono spesso chiesta come sarebbe la mia vita se fossi cieca.

Sarei forse meno felice? Mi sentirei forse sminuita? Attualmente ci vedo, e mi dico felice. Credo anche di esserlo in questo momento. Se la felicità si vedesse, allora sicuramente sarei infelice d'essere cieca.

Ho letto qualche romanzo sulla cecità, interessantissimo. I ciechi sono come supereroi, uomini aumentati. E che siamo *noi*? Tutt'occhi.

Ce li ho verdi. Ne sono orgogliosa. Se i miei occhi fossero spenti, sarei bella uguale? Esisto negli occhi degli altri. Quando mi guardano e io guardo loro. Se una di queste due condizioni venisse a mancare, non sarei più. È più che certo.

Di cosa s'innamorano i ciechi? Della voce, mi hanno risposto.

Mi chiedo se potrei essere una voce quanto ora sono un corpo. Qualche mese fa un ragazzo ha detto della mia voce che ha come un velo. Mi è piaciuto. Ci gioco moltissimo con la voce, mi piace cantare. Ma non sempre la controllo. A volte mi esce una stupida vocina acuta e strillante, un pipistrello. Quando voglio sedurre, allora indosso il velo. Divento "sospiri gonfi", un ruscello spesso e grasso che va a colmare ogni buco che trova, sposa ogni anfrattuosità nei muri intorno, fora pian piano l'oggetto del mio desiderio.

Sono subdola sì. E questo a quanto pare, i ciechi lo sentono. Avrebbero sicuramente strappato il velo.

Per un istante, l'idea di innamorarmi di un ragazzo cieco mi è balenata per la mente. Non passa un giorno senza ch'io m'imbatta nei canoni estetici di ogni tempo, nei media che li promuovono e nella gente che ne dipende. Mi diverto così a diventare un mostriciattolo. Provoco la riluttanza e mi congratulo di essere libera. Inaccettabilmente libera e disperatamente sola. Guardo il rasoio di mia madre nella doccia, lasciato così senza custodia, e penso che può servire anche a tagliarsi le vene, quello. Cos'è la bellezza, quando si è ciechi?

C'era una ragazza cieca, o ipovedente non saprei, all'università. L'anno scorso l'incontravo a volte per i corridoi, seguiva il suo cagnolone. Un giorno le ho anche parlato, ma non per chiederle quello che davvero volevo sapere. Se avessimo avuto tempo e coraggio, le avrei chiesto: ma perché ti vesti così bene? Perché ti trucchi così tanto?

Forse sarebbe più esatto dire 'per chi'?

Io, anche se volessi, non riuscirei ad abbinare i colori come si deve. È un concetto che mi sfugge. Il verde col blu no, ma col bianco sì. E chi l'ha detto? A scuola ci hanno insegnato che durante il medioevo il giallo era il colore del diavolo. Ma cosa significherebbe "giallo", se fossi cieca?

Cosa significherebbe il buio? la luce? Forse un po' più caldo o un po' più freddo.

Cosa significherebbe il pudore, essere nudi?

Forse essere nudi vorrebbe dire avere freddo. Essere soli. Vivere nella cella di Nelson Mandela sarebbe forse uguale a vivere in un appartamento di trecento metri quadri. Basta saper leggere, immaginare, viaggiare con la mente.

Ma per vedere cosa? Cosa si vede davvero dall'alto dell'Empire State Building? Si sente il vento forse e la Babele di gente intorno che chiede una foto, si intuisce, spero, il grigiore di una città enorme ma pur sempre grigia. Cos'è un tramonto, se non il blu che lotta amorosamente col rosa e col giallo? Forse è questa sensazione del caldo che ci abbandona inesorabilmente, pensare a chi si ama e sta lontano da noi, là dove il sole – un pallone colore del piscio e del diavolo – non sta per partire ma per arrivare.

Mi spaventa perdere la vista, perché implicherebbe che non potrei più disegnare. Forse esistono incisioni che si possono guardar con le dita. Ma come potrei continuare a fare dei ritratti? Dovrei toccare per vedere, e poi cercar di tradurre in due dimensioni. Per, alla fine, non poter neanche apprezzare il mio lavoro.

No, non potrei più disegnare a matita, su un foglio bianco. Ma mi ritroverei a stendere delle sagome difformi sullo schermo nero della mia mente, a proiettarvi i colori comunicati dagli odori della gente.

I profumi ipocriti, sintetici, colori ridicolmente appariscenti, che stridono come animaletti predati che si nascondono da chissacché. Quelli beige, di cuoio vero, di sudore, bucato e sapone. Nel fiume di gente che esce dal tram: essere interpellata dall'odore bianco di un ragazzo di cinque anni fa. Quello pepato di uno che è durato quanto un fiore. Quello azzurro di un altro che vestiva con una giacchetta di jeans che era appartenuta a suo padre. L'ambrato degli alberi, quando i miei mi obbligavano ad andare in gita con loro da bambina. La nebbia sterminata della pianura padana che non si stacca più dall'odore del fumo di una stufa. Il pugno di cenere buttatomi in faccia, ogni volta che vengo punta da uno spinello. Disegnerei comunque, il mondo non sarebbe più quello che è, ma sarebbe la reinterpretazione che ne farei. Alla fine, non farei più altro che disegnare.

Ma a questo punto, avrei paura di scomparire io. Il mio di odore non lo sento, se non quando c'ho l'alito potente o il sudore acre delle nozze d'argento. Alla fine rimarrei uno scheletro, una trama: farei l'esperienza empirica di me stessa. Non mi scontrerei più con la mia immagine, quel riflesso bugiardo nello specchio, che muta con le stagioni, fiorisce e sfiorisce con l'amore.

Vorrei essere cieca, per l'amore cieco. No, non mi spiego... Amo già ciecamente: non so fare altro. Ma vorrei giocare a mosca cieca. Scoprire un giorno, sotto le mie dita scottanti, il volto di chi sarà riuscito a segnarmi profondamente. Non accomodarmi più dei difetti di un amore a prima vista. Sarebbe come fare un ritratto in negativo. Un calligramma.

Penso a come sarebbe far l'amore da cieca. Forse sarebbe come tuffarmi, passando dal caldo al fresco d'un colpo, questa sensazione elettrica, una scarica dritta al cuore. O sentirmi sprofondare nelle sabbie mobili, sapendo che alla fine c'è la morte, anzi dibattendomi ferocemente nella dolce trappola che si diletta di ogni mio movimento disperato. Se facessi l'amore da cieca, cercherei sicuramente di vederci, aprirei grandi gli occhi per cercar di capirci qualcosa. Mi sentirei come un grande uccello con le ali strappate a cui finalmente ricrescerebbero le piume per prendere di nuovo a schiaffi il cielo. Cos'è un uccello quando si è ciechi?

Qualche settimana fa, mi son detta che tutte queste domande, potevo farle ai diretti interessati. Per ottenere qualche risposta. In città c'è un'associazione che aiuta le persone non vedenti. Mi sono rivolta a essa per poter intervistare una persona cieca dalla nascita. Davvero tenevo a incontrarne una. Nonostante mi renda conto di quanto suoni sbagliato. So che non riesco a far sembrare la mia richiesta nient'altro che una maleducata e impudica intrusione. Ho cercato assai maldestramente di spiegare che non era semplice curiosità, ma che pensavo di ricavare un prezioso insegnamento dal confronto dei nostri punti di vista. Un gioco di parole che non è stato gradito. Finora non ho ricevuto alcuna risposta.

Intendo dire: nessuna risposta proveniente dall'associazione. Ma ho incontrato una persona cieca. Una cieca che non ha fede nel triste e grigio mese di gennaio, ma che si stenderà sull'erba sempre verde, le pupille della primavera, lodando Iddio e i vitelli dorati. Una cieca che non si fida di chi si veste a pennello e fa troppo caso alle apparenze - un po' come lei. Una cieca che non vede né i monti, né i tramonti, se non è ella stessa un po' blu, rosa e gialla.

S'i' fosse cieca com' i' sono e fui

Personaggio secondario

Méline Maroello

Vi è mai successo, cari lettori, di sentirvi soffocati, come insabbiati dal mondo, dagli eventi, dalle cose materiali ma soprattutto dalla gente? Vi è mai successo di sentirvi piccolissimi nella vita della quale siete il protagonista? Io, Giulia, questa sensazione, l'ho ben provata, quando avevo circa diciassette anni. Mi sentivo inghiottita dai personaggi secondari della mia propria vita.

A quest'epoca vivevo con i miei genitori, le mie due sorelline di dieci anni che sono gemelle (non fidatevi lettori, sono dei piccoli diavoli) e mia sorella maggiore. Abitavamo in periferia in un quartiere che era invecchiato male, in un piccolissimo appartamento. C'erano tre stanze: la stanza dove conducevamo vita comune, che raggruppava il salone e la cucina, la camera dei miei genitori e la camera dei bambini e si aggiungeva a questo il bagno. Questo vecchio appartamento era proprio tutto ciò che avevo mai conosciuto.

Le gemelle erano sempre turbolente e rumorose, gridavano dappertutto, facevano sciocchezze: insomma erano bambini. Poi c'era mia sorella maggiore, era bella, molto bella. Era l'orgoglio della famiglia perché aveva fatto studi grazie a una borsa di studio. Era proprio riuscita a fare ciò che tutti nel mio quartiere avrebbero pensato impossibile. C'era anche mio padre, in realtà non c'era tanto da dire su di lui. Mio padre era questo tipo di uomo sempre silenzioso. Non lo avevamo molto visto, era spesso al lavoro. Quando era a casa, la sua attività preferita era sedersi in poltrona e leggere un immenso giornale che prendeva forse la metà del posto nel nostro piccolo salone. Poi c'era mia madre, quella che secondo me occupava il posto più importante in questa famiglia. Era sempre preoccupata per tutto. Aveva in testa mille cose riguardanti la gestione dell'appartamento, della vita quotidiana, delle gemelle, del cibo. Mi chiedeva sempre di fare diverse cose come portare giù la spazzatura. Era una donna molto orgogliosa e piuttosto autoritaria. Sì, infatti era forse lei che occupava il maggior posto perché era lei che faceva vivere il nostro appartamento.

E infine c'ero io, la figlia di mezzo, Giulia, diciassette anni. Vi lascio immaginare dove mi trovavo in questa equazione, eh sì l'avrete capito, come ho già spiegato nella mia introduzione: da nessuna parte. Praticamente, ricordatevi cari lettori che il mio fisico, come le mie passioni, importano poco perché ciò che importava di più nella mia vita era proprio la mia famiglia di cui ero soltanto una comparsa.

Un lunedì sera, mentre rientravo a casa dopo scuola, mi fermai in un piccolo parco accanto al mio liceo e non feci niente. Andai in questo parco, (che, per dire la verità, era molto brutto però di

parchi nel mio quartiere non ce ne erano molti) mi sedetti sulla panchina e non feci niente. Vissi semplicemente per un breve istante: guardai i rami degli alberi agitarsi a causa del vento, ascoltai gli uccelli, sentii l'odore del prato, toccai l'erba e mangiai una piccola fragola selvaggia che fu deliziosa e mi chiesi come avesse potuto crescere in questo ambiente così spento. Riflettei per un istante, mi alzai dalla panchina e la mia decisione fu presa: dovevo andare via. Non immaginate che volessi fare una fuga, no, presi la decisione di andarmene per una giornata, soltanto per vedere qualcosa di diverso da questo quartiere.

Poi, tornai a casa dove mi aspettavano: i grandi movimenti delle gemelle nel salone, la voce di mia madre che gridava come sempre, l'odore di muffa, il freddo del parquet che sembrava glaciale e il sapore amaro dello stesso piatto di pasta mangiato tutte le sere della settimana.

«Ho bisogno di spazio Mamma, non lo vedi questo!»

«Ma di che maledetto spazio stai parlando Giulia?»

La mia bocca era dolorosa e le parole rimasero bloccate nella mia gola. Avevo male fino alla mascella per avere parlato in modo così crudele e sincero, ma fui incapace di rispondere alla sua domanda. Mia madre mi guardò come se fossi matta, non riuscii a cogliere l'emozione nel suo sguardo, ero completamente disorientata. Ero diventata rossa, lo sapevo, le mie guance parlavano allora al mio posto e il mio cuore andava veloce.

«Ho bisogno di respirare Mamma...» aggiunsi senza neanche riflettere prima di aprire la bocca. Fu l'unica frase che potei articolare sotto le mie guance di fuoco.

Mia madre, orgogliosa come sempre, scosse la testa e se ne andò. Questa discussione si svolse la sera del giorno in cui mi ero fermata al parco e avvenne come un'evidenza. Ci sarebbero volute tante altre parole per sistemare la nostra fragile relazione però per confortarmi nella mia decisione, non furono necessarie altre parole.

Il giorno successivo, me ne andai alle otto, come per andare a scuola ma una volta lasciate a scuola le gemelle, andai via nella direzione opposta a quella abituale. Presi il bus fino al capolinea che era in un'altra città di periferia (non troppo lontana dalla mia) che era in realtà piuttosto un piccolo villaggio vicino al mare. Avevo pianificato la mia escursione: sarei partita in giornata per tornare la sera, non sarei andata al liceo e in realtà a questo momento, nella mia mente, non aveva grande importanza. Quando scesi dal bus, arrivai in questo piccolo villaggio dove si poteva già sentire l'odore della schiuma. Attraversai il centro del villaggio e trovai l'inizio di un cammino su una

collina. Avevo sentito dire che era possibile camminare lungo la scogliera una volta scesa la collina principale del villaggio. Pareva che la vista fosse bellissima. Non sapevo dove sarei andata però sapevo che volevo vedere il mare, la natura, i campi, e questo era proprio il posto ideale.

Quindi iniziai il mio percorso, c'era il sole, avevo caldo e non ero così abituata a camminare in campagna però ero davvero molto contenta. C'erano fiori lungo tutto il piccolo cammino: margherite, orchidee selvatiche, lilla. I colori erano fantastici, non avevo mai visto una così grande varietà di fiori. Attorno a me, a destra c'era la foresta e a sinistra c'era sempre la foresta! Non so cosa mi abbia preso (non sono così avventurosa nella vita di tutti i giorni) ma sono anche andata nel bosco. L'odore del muschio era davvero nuovo per me ma mi piaceva. In modo molto paradossale tutto mi sembrò sovrannaturale mentre non penso di essere mai stata in un luogo così naturale prima di questo giorno (paradossale sì, ve l'ho detto).

Tornai sul cammino e da lontano potevo vedere delle mucche e sentirle ruminare. Sentii anche gli uccelli però i loro canti erano diversi da quelli del parco. Sì, sembravano molto più armoniosi. Camminai e vidi il campo avvicinarsi a me, potevo sentire il sentiero ammorbidirsi sotto i miei piedi man mano che camminavo: i sassi si trasformavano in erba. E poi arrivai sulla punta di questa collina, c'era una fontana ed è proprio la prima cosa che ho percepito. Mi affrettai verso questa fontana perché non mi ero portata acqua da casa. Anche l'acqua mi sembrò migliore rispetto a quella della città. Dopo questa breve pausa per rinfrescarmi, continuai il mio percorso che arrivava alla sua fine. Adesso c'erano campi ovunque e il mio sentiero non esisteva più. C'erano soltanto campi e infine l'orizzonte. L'orizzonte con il panorama sul mare. Mi avvicinai e sembrò il paradiso: davanti a me c'era il mare, forse situato a cento metri più giù rispetto a me, ero sul bordo della scogliera. Mi sedetti sull'erba e tutto sembrava meraviglioso, i campi, i fiori, il rumore del vento, l'odore del mare, questo blu intenso e in movimento. Esisteva per me, con me e me soltanto. Ero davvero il protagonista di questa scena.

Però c'era una cosa che mi preoccupava o mi faceva arrabbiare sin dal momento in cui ero arrivata sulla punta di questa montagna: non potevo impedirmi di pensare a ciò che sarebbe stato questo momento se fossero stati qui, loro tutti (i membri della mia famiglia, ovviamente). Immaginavo le gemelle gridare e correre sulla collina. Immaginavo mia sorella maggiore lamentarsi del vento della montagna che avrebbe incasinato i suoi capelli perfetti. Immaginavo mio padre e il suo eterno silenzio che forse avrebbe guardato questo panorama senza neanche essere impressionato. Avrebbe preferito leggere il suo giornale. Pensavo a mia madre che avrebbe guardato tutto questo piccolo mondo e avrebbe detto alle gemelle che si dovevano mettere la protezione solare. Non potevo

impedirmi di pensare a ciò che sarebbe stata questa bellissima scena se fossero stati qui per colmare il vuoto di questo immenso spazio.

Non potevo impedirmi di sentire la loro presenza in questo quadro che sembrava così surreale. La sensazione di libertà che avevo provato forse cinque minuti prima si mescolava al mio tormento. Poco a poco vedevo il mare allontanarsi e la voce di mia madre che avevo immaginato mi sembrava vicina, ancora più vicina, direi anzi troppo vicina.

«Giulia sbrigati, devi portare le gemelle a scuola, dai, alzati!»

Era martedì mattina, ero nel mio letto e mi alzai, perplessa.

Mia madre che si trovava nel corridoio si fermò nella cornice della porta per guardarmi:

«Beh, cos'è sta faccia? Svegliati figlia mia! Ah sì, e non dimenticare di portare giù la spazzatura mentre vai via.»

Il vero mondo

Lilou Terracol

È l'oscurità totale e il suono del silenzio. Posso vedere su e giù. A sinistra e a destra. Lontano e vicino. Molto lontano e molto vicino. Per il momento vedo solo il nero infinito e sento una calma olimpica, è il buio totale e il rumore del silenzio che regnano sovrani in questo luogo dimenticato dal mondo. L'oscurità attanaglia ogni angolo dello spazio, avvolgendo l'ambiente in un manto di oscurità impenetrabile. In questo buio assoluto, il silenzio diventa palpabile, una presenza tangibile che sembra riempire ogni angolo dell'atmosfera.

Eppure, in questa immensità c'è una certa magia, una tranquillità quasi soprannaturale emanata dall'assenza di luce e di silenzio. È un posto dove puoi perderti, dove puoi lasciarti trasportare.

In questo mondo di oscurità e silenzio, i sensi sono acuiti, ogni fruscio, ogni mormorio assumono un'importanza esagerata. Ogni respiro sembra risuonare nello spazio vuoto, ogni battito cardiaco echeggia nell'oscurità circostante.

Ma nonostante l'apparente immobilità di questo luogo, c'è movimento, un'energia nascosta che pulsa proprio sotto la superficie. È come se il buio e il silenzio fossero il preambolo di qualcosa di più grande, un'attesa sospesa.

È in questo spazio che l'energia prende il volo, i sogni prendono forma e le verità nascoste si rivelano.

Quindi, nonostante la sua natura intimidatoria, l'oscurità totale e il silenzio sono anche portali verso un mondo di esplorazione interiore. È in questi momenti di assoluta tranquillità che la mente può trovare la chiave, lontano dal tumulto del mondo esterno.

Questa calma, in questo momento, la sento molto forte e per molto tempo, quando all'improvviso inizia la solita coreografia. Molto presto ho cominciato a vedere cose, forme, macchie di colore evolversi in uno spazio infinito e profondamente nero. Una vaporosa pallina blu, poi piccoli punti verdi e come pennellate lineari.

Non so quanto dura questa manifestazione, ma arriva il momento in cui si ferma.

Successivamente emergono forme molto più concrete, più reali che mai. Vedo immagini, paesaggi, oggetti, volti sconosciuti tra tante cose sconcertanti. È qui che inizia questa catena di meraviglie.

Sì, dico meraviglia, questa sensazione che proviamo profondamente quando siamo bambini, questa interiorità, questa chiarezza delle immagini, dei suoni.

Dalla cima della montagna, vicino a un lago tranquillo, guardo il sole sorgere. I suoi primi raggi illuminano dolcemente le cime delle montagne circostanti e si riflettono sulla superficie del lago. La luce illumina gradualmente la valle, risvegliando la natura addormentata e creando un'atmosfera di serenità e tranquillità. Il caldo riscalda l'aria fresca di montagna, portando una sensazione di rinnovata energia. Man mano che il sole sorge nel cielo, la sua luce diventa più intensa, inondando il paesaggio di una calda luce dorata. I riflessi del sole sulla superficie del lago creano affascinanti giochi di luce.

Dopodiché mi ritrovo in un mondo dove il mio sguardo cattura immagini tanto curiose e inaspettate quanto le altre. Ecco un albero da frutto e poi le montagne russe su cui sto sfrecciando a tutta velocità. Tutto sta andando molto velocemente. Un uomo seduto su una panchina mi saluta e un altro mi dà un colpo in faccia senza toccarmi, un lampo di luce mi colpisce la testa, una ninfea azzurra in un lago rosa e un cielo verde sopra la mia testa, un ippopotamo che mi sorride, neve fitta in una fitta nebbia, una ballerina che mi mostra passi di danza, maracas, un telegiornale, un cane pieno di fango. Sono sempre l'attore di ciò che accade e l'adrenalina si fa sentire. Tutto è sensazionale e non ha senso. Tutto accade così, senza preavviso, con una sorpresa brutale ma piacevole. Questo flusso di immagini è incontrollato, potrebbe essere qualsiasi cosa e viene dal nulla. Arriva e poi... viene immediatamente risucchiato.

Questa esperienza sensoriale è simile all'immersione in un oceano di sensazioni dove ogni onda porta con sé la sua dose di sorprese. Tutto avviene senza preavviso, in un turbinio di emozioni e immagini che nascono e scompaiono con la stessa rapidità con cui sono apparse. È un flusso costante, un flusso di informazioni che sembra nascere dall'immaginazione più profonda e dissiparsi nell'etere dell'inconscio. In questa esperienza c'è una sorta di magia indefinibile, un'alchimia tra caos e meraviglia. Le immagini si susseguono con velocità disarmante, creando una dinamica di movimento e trasformazione che sfugge ad ogni logica. C'è una prospettiva in questa sfilata di immagini, una sensazione di profondità che dà l'impressione di essere trasportati in spazi lontani e inesplorati. A volte queste immagini sono visioni familiari e sepolte che emergono in modi inaspettati. Altre volte sono creazioni completamente nuove, mondi immaginari che prendono vita davanti ai miei occhi stupiti. Ogni immagine, ogni sensazione sembra essere collegata in qualche modo, tessendo un filo invisibile che collega tutte le parti in un tutto coerente. E anche se a volte questo luogo può creare confusione o addirittura spaventare, è anche profondamente gratificante.

Questa paura e questa adrenalina mi fanno sentire più vivo che mai. In questo mondo tutte le sensazioni sono decuplicate, tutto è percepibile senza essere palpabile, tutto è grande e allo stesso tempo piccolo, tutto è lontano e allo stesso tempo vicinissimo.

In questo mondo ci sentiamo potenti e vulnerabili, vivi e sospettosi. È come respirare profondamente senza fermarsi e sentire questa liberazione, questa libertà dei sensi.

La cosa più strana è che il mio corpo è immobile. Le mie braccia, gambe e testa sono ben allineate sul divano del soggiorno. I miei occhi sono chiusi, ma vedono, si muovono nelle mie orbite a tutta velocità, in tutte le direzioni. Questi fenomeni strani si chiamano “fosfeni” e “ipnagogie”. È così che li spiegano gli scienziati. I neuroni che trasmettono le immagini al cervello continuano la loro azione per un breve periodo, dopo la chiusura degli occhi. Ma io credo che in quel momento, prima del sonno, con un po' di concentrazione, si abbia accesso a una parte nascosta della coscienza. La maggior parte delle immagini non mi evoca nulla di conosciuto. Gli scienziati sostengono che siano immagini costruite con altre immagini conosciute, una sorta di fusione di diverse immagini già viste. Ma resto convinta che con maggiore concentrazione, con una meditazione diversa per percorrere altre strade, sia possibile trovare la chiave che apre le porte della nostra mente, della nostra anima, chi lo sa?

Questo stato di transizione tra veglia e sonno è un momento unico e straordinario in cui l'immaginazione e la coscienza sembrano fondersi in un'unica esperienza. È un territorio liminale in cui la mente esplora territori sconosciuti, liberata dalle restrizioni della realtà fisica.

In questo spazio di confine, le immagini sfumano e si sovrappongono, creando un paesaggio onirico di suggestioni e simboli. Si manifestano visioni fugaci e surreali, come se la mente stesse proiettando le sue visioni più intime sullo schermo della coscienza.

Ma oltre alla loro dimensione individuale, le ipnagogie hanno anche un significato collettivo. Sono una finestra sul mondo dell'immaginazione umana, un universo di possibilità infinite che si estende al di là dei confini della realtà tangibile.

In questo senso, possono essere viste come un ponte tra il mondo interno dell'individuo e il mondo esterno della realtà condivisa. Sono un riflesso della nostra natura umana più profonda, un'illustrazione della nostra capacità di creare e dare forma al mondo intorno a noi.

E così, mentre mi trovo immobile sul divano del soggiorno, con gli occhi chiusi e la mente in preda alle ipnagogie, mi ritrovo a esplorare mondi nuovi e sorprendenti, scoprendo ogni volta qualcosa di nuovo su me stesso e sul mondo che mi circonda.

Russe

Composition du jury

Laure Thibonnier, MCF en Études russes

Daria Terebikhina-Noel, Doctorante en Études russes

Grigory Kunichkin, Lecteur en Études russes

Coordinateur pour l'édition 2024 du Concours de Nouvelles :

Laure Thibonnier

Девиз штата Дьябло

Pia Gutov

У Марти Кейна найдётся только две характеристики, благодаря которым люди могут протянуть с неуверенным прищуром: “А, да-да-да, кажется, знаю этого парня”. Первой была щербинка между зубами, её Марти не стеснялся, но улыбался всё равно нечасто. А второй была его работа на Геологическую Службу США, ей Марти гордился, но не хвастался. В остальном он был человеком неприметным: залысина на затылке, очки на носу и пухлый животик под кофтой, каждую неделю другого цвета. Таких белых мужчин-американцев сотни и тысячи. В Сан-Франциско, где обитал Марти с семьёй, немногим меньше.

Его жена, Генриетта, была на характеристики куда богаче: она вязала крохотных сказочных зверят и гномиков из шерсти, которой линяли их четыре персидские кошки. Марти всегда восхищался тем, как у неё здорово получается, но иногда ворчал, что не нужно так подолгу сидеть над каждой куколкой и постоянно переделывать заново, идеально никогда не получится.

Его сын, Вуди, пел в церковном хоре.

В их совместной жизни не было невзгод и происшествий, которые могли бы, скабрёзно улыбаясь, обсудить соседи. Марти на работе составлял цифровые карты национальных парков Калифорнии. Генриетта продолжала мастерить свои милейшие куколки, иногда появляясь в утренних новостях по телевизору. Вуди учился в школе.

А потом Марти вызвали в срочную командировку. Недолгую, в парк при Горе Дьябло, близ Сан-Франциско. Дело государственной важности, строго засекреченная операция, опасная миссия, курируемая Министерством Обороны.

К тому времени, как Марти прибыл ко въезду в парк, территорию в двадцать тысяч акров оцепили военные, среди скал, дубовых рощ и мест для кемпинга не было ни единой гражданской души. На блокпосте Марти пересадили в бронированный джип и повезли к Горе Дьябло, цели командировки.

Пока машина взбиралась по узкому серпантину к её двойной вершине, полковник Абрахам Пайпер, сидевший рядом, подозрительно морщился и рассказывал миф о сотворении мира по версии племён коренных американцев этого региона.

Оказалось, что Гора Дьябло, по их мнению, была ранее маленьким голым островком посреди бескрайнего океана. На её двойной вершине стояли два великих духа: Койот и Орёл. Спонтанно они решили создать всё, что люди ныне называют Вселенной. Койот поплескал лапой по воде, и выросла остальная земля, нацарапал на ней когтями других животных, а из грязи слепил человеческий род. Орёл пролетел над миром, и из разбросанного повсюду пуха и перьев выросли деревья и трава.

Пайпер закончил рассказывать и подчеркнул, что необходимо знать о вероятном противнике всю доступную информацию. А Марти догадался, что этим противником, вероятно, может стать Койот и Орёл.

Но великих духов на вершине Горы не было видно, ни на скалах, ни на полной солдат смотровой площадке. Пайпер вместе с отрядом отборных бойцов, Марти и необходимым исследовательским оборудованием прошли в неприметное место за трансформаторной будкой. В скале у этой будки был вырублен прямоугольный проём, завешенный полотном. Оно было расшито узорами коренных американцев.

Ход в Преисподнюю, как мрачно доложил Пайпер. Марти стало неуютно.

Отодвинув полотно и зайдя внутрь, они очутились в небольшой комнате с бетонным полом и стенами. Как показали лучи мощных фонарей в руках солдат, потолка не было, только бесконечная чернота на Господь знает сколько миль вверх. Будучи работником Геологической Службы США, Марти сказал, что это невозможно. Пайпер в ответ поручил ему разобраться, в чём дело.

Прервав их, из невозможной верхней тьмы выглянули Койот и Орёл.

— Братцы-люди. У меня кризис идей, — навзрыд, подобно всем койотам, завыл Койот. Глаза его были словно грубые глыбы золота, слёзы словно смоляные реки, клыки словно обледенелые скалы, а шкура словно равнина из чёрных алмазов.

— У вас кризис идей, — взыскательно, подобно всем орлам, проклекотал Орёл. Глаза его были словно шаровые молнии, клюв словно изгибы бурлящей лавы, дыхание словно дымный гейзер, а перья словно горящие хвосты комет.

Вместо реакции на это, Марти решил выполнять поручение полковника и удивиться великим духам потом.

Взметнулся ввысь зелёный лазер установленного учёным дальномера, который был рассчитан давать показания вплоть до тысячи миль. Но показания даны не были. Посчитав, что прибор сломался, Марти повторил то же самое со вторым дальномером. Только после третьего дальномера он развёл руками. Тьма вверху была невозможной и настоящей одновременно.

Недовольный докладом, полковник Пайпер разгласил учёному данные, что Койот и Орёл являются угрозой национальной безопасности. Ранее он и его солдаты пытались застрелить, поджечь и взорвать великих духов. Безрезультатно. А теперь, ко всему прочему, внутри американской горы существует неконтролируемая правительством пространственная аномалия.

Марти тем временем удивился происходящему, как и планировал. Затем спросил, почему у Койота кризис идей.

— Хочу творить, братцы-люди. Но я сотворил снаружи всё, что можно, — жалобно кашлянул Койот.

А Марти подумал и сказал, что его жена тоже занимается творчеством и подробно его описал.

— Сотни сестриц-людей творят то же самое, — ехидно засмеялся Койот.

Марти возразил, что его жену это не волнует, главное, что ей нравится.

— Эх, — удручённо вздохнул Койот. Рядом строго промолчал Орёл.

Вдруг вмешался Пайпер, потребовав от Койота убрать пространственную аномалию из стоящей на американской земле горы и уходить вместе с Орлом прочь.

— Но я уже начал творить, — растерянно застонал Койот.

Тогда полковник, не терпящий упадка морали среди личного состава, приказал Койоту сделать у комнаты обыкновенный потолок.

Койот плюнул вниз, казалось, на Марти, полковника и его солдат. Но чудесным образом этот плевок, достигнув комнаты, затвердел и превратился в бетонный потолок. После этого инцидента Марти исследовал сотворённый бетон и убедился в его обыкновенности. А полковник занялся размышлениями, что с полученным открытием делать дальше.

Как человек военный, он рассуждал об убежищах на случай ядерной войны. Марти, как человек науки, пробурил несколько скважин снаружи горы Дьябло и доложил, что в пространственную аномалию Койота и Орла можно попасть только через проход с индейским полотном. Значит, ракеты русских, китайцев, корейцев и многих других не повредят тем, кто спрятался внутри аномалии.

Оценив ситуацию, полковник поручил сделать Койоту двери в комнате, множество других бетонных комнат, мебель внутри них и коридоры между ними. Койот подчинялся, выцарапывая требуемое из ничего. Марти проверил бомбоубежище и не обнаружил ничего примечательного, кроме того, что теоретически Койот может создавать помещения и мебель в неограниченных количествах.

— Это так, — гордо согласился Койот.

К его словам прислушались на уровне правительства. Было принято решение оценить перспективы, прибывшие эксперты начали задавать вопросы. Может ли Койот сотворить бетон для американских зданий? Дерево для американской мебели? Медь для американских кабелей? Сталь для американских рельс? Золото для американской казны? Нефть для американского процветания?

— Могу, — обречённо заскулил Койот.

Однако Марти обратил внимание экспертов на то, что проём, завешенный индейским полотном, слишком узкий, чтобы транспортировать данные материалы в больших объемах. К тому же, серпантины Горы Дьябло не были удобны логистически.

Эксперты были обескуражены. Затем они решили сосредоточиться на недвижимости.

Может ли Койот сотворить хранилище для ядерных отходов? Лабораторию для незтичных экспериментов? Тюрьму с неограниченной площадью? Тематический парк развлечений? Торговый центр? Социальное жильё?

— Конечно, — азартно залаял Койот.

Как только великий дух принялся за работу, выковыривая грязь из ушей и формируя из неё тысячи тысяч помещений, каждая со своим назначением и архитектурой, новость о чудесной аномалии попала в прессу. Некоторые американцы побаивались Койота и Орла,

другие считали их истинными богами во плоти, третьи переехали в сотворённые в горе Дьябло квартиры, потому что в Калифорнии купить дом — довольно дорогое удовольствие.

Глядя на это, Марти предположил, что возможным сотрудникам и гражданам-поселенцам аномалии потребуется снабжение первичными благами, то есть едой и водой, ведь водителям грузовиков придётся трудно без перебоев и пробок проезжать через горные дороги. Владельцы созданной Койотом недвижимости, те, что с деньгами и связями, прислушались к учёному и через совет директоров озвучили своё желание духу.

Там, где кончались жилые и коммерческие помещения, Койот чихнул несколько раз, и возникли поля пшеницы, теплицы с томатами и леса из фруктовых деревьев, а также реки и озера. Совет директоров не просил об этом, но великий дух позволил себе сотворить ещё и солнце с луной и звёздами в пустом чёрном небе, чтобы они освещали так называемые “территории без потолка”.

— Извините, братцы-люди, привычка, — скромно захихикал Койот.

Маленький, будто сшитый из пространственных лоскутков мир рос согласно аппетитам поселенцев, чтобы вскоре стать большим. Президент США торжественно объявил жилую аномалию пятьдесят первым штатом Дьябло, а город Пайпервилль (в честь полковника Пайпера, в ходе выборов ставшего губернатором) его столицей. Девизом штата Дьябло стало слово “*Addendum*”, на его гербе и флаге были изображены Койот и Орёл, почётные граждане-основатели.

Марти, счастливо осознавший себя просвещённым первооткрывателем нового Фронтiera, переехал из Сан-Франциско в Пайпервилль вместе с семьёй. На прежней работе он занимался составлением цифровых карт творимых Койотом земель. Генриетта продолжала мастерить куколки из кошачьей шерсти. Вуди, будучи впечатлительным мальчиком, уверовал в Койота и Орла, как в истинных богов во плоти.

Тем временем в штате Дьябло назревали перемены. Губернатора Пайпера и его бизнес-партнёров перестало устраивать то, что внешнее правительство вводило неприятно высокие налоги и пошлины за “земли, ресурсы и товары, созданные из ничего”.

Поэтому они спросили Койота, может ли он создавать людей.

— У меня есть такой опыт, — коварно усмехнулся Койот.

Так началась война за независимость. Слепленные из грязи сразу взрослыми, с винтовками в руках и любовью к родной земле в глазах, ополченцы храбро сражались против угнетателей, боролись за свободу сперва внутри штата Дьябло, затем снаружи.

Марти, что было странно для урождённого американца, в ту пору воздерживался от политических высказываний и занимался любимым делом, наукой: изучал растущие в пустоте по желанию людей горные цепи, заснеженные леса, жаркие прерии и влажные джунгли.

Спустя три года война закончилась победой Республики Дьябло, Абрахам Пайпер стал её президентом. Сотворённые Койотом “ксерокс-солдаты”, как их не очень почтительно звали рождённые мамами и папами граждане, стали либо бездомными, либо бандитами, сошедшими с ума от тягостей и лишений боевых действий. Но Церковь Пресвятых Койота и Орла (где сын Марти, Вуди, начал петь в хоре) обещала, что всё скоро наладится. День Независимости планировали праздновать с особым размахом.

— Всё это уже было, только по-другому, — грустно протянул Койот.

Эти слова застали Марти, когда тот фотографировал пока безымянную гору, выросшую на пока безымянном побережье пока безымянного океана. Учёный поспешил подбодрить великого духа и сказал, что всем остальным нравится и все благодарны Койоту. А потом добавил, что ему всё-таки стоит научиться получать удовольствие от творчества как такого.

В следующий момент учёный обнаружил в неприметном месте пока безымянной горы нечто странное: вырубленный в скале прямоугольный проём, завешенный полотном. На полотне был вышит флаг США.

— Не заходите туда сейчас, братцы-люди. Очень уж я устал, — хитро подмигнул Койот.

Марти не стал туда заходить.

Затем прилетел другой великий дух.

— Вы закончили творить? — грозно вскричал Орёл.

— Закончили, братец-Орёл, — приветливо улыбнулся Койот.

— Наконец-то, — безжалостно молвил Орёл.

И улетел. Койот зачем-то поблагодарил всех граждан Республики Дьябло за помощь и тоже ушёл.

С тех пор великих духов никто не видел. Только птичий клёкот и страшный шум были слышны из-за занавеси, через которую можно было попасть в Калифорнию. Но совсем недолго. Когда звуки смолкли, за индейским полотном не оказалась ничего, кроме скалы, испачканной в саже.

Сны

Tanguy Thomas

Виктор посмотрел в зеркало своей ванной комнаты и увидел старика. Его глаза покраснели из-за постоянно окружающей его меланхолии. У него болела голова. Он не мог больше выносить её и замечал то, как трудности этих последних двадцати двух лет меняли его. Он всё это время не мог видеть Адама. Старик ссутулился, а затем чихнул. Капли крови испачкали пол ванной. Ему было только пятьдесят семь лет. Что с ним случилось? Он умыл себе лицо. Куски кожи срывались с лица и падали в раковину.

Уже был вечер, старик лежал на кровати, но не мог заснуть. Он думал о своих детях. Кем они стали? Он их почти не знал, он редко видел их. А они скорее всего ещё меньше знали его. Он был для них далёким и безмолвным отцом. Мысли о большом провале, которым являлась вся его жизнь, мешали ему заснуть.

Виктор выпрямился, включил ночную лампу, надел очки, взял блокнот и перьевую ручку из ящика ночного столика, и начал писать.

«Лена и Валентин, мои любимые дети, я сейчас объясню вам, что случилось двадцать два года назад, почему я отсутствовал и стал таким плохим отцом. Вы заслуживаете знать правду.»

Всё произошло в моей голове.

Двадцать два лет тому назад, в один прекрасный день, мне приснился один сон, в котором я увидел одного мужчину.

В другой день, неделю спустя, пока мы всей семьёй смотрели фильм в кино, мне приснился другой сон, но этот же мужчина в нём опять появился.

Каждую неделю этот мужчина попадал один или два раза в мои сны. Я не понял, чего он хотел от меня, но он был здесь, рядом со мной, всё чаще и чаще. Я привыкал к его присутствию.

Однажды на дискотеке я увидел его. Он подошёл ко мне, и мы познакомились. Его звали Адам. Он улыбнулся, и его лицо буквально озарило меня. Он рассказывал мне о своей жизни, о своей работе, о своих идеях и планах. В тот вечер я открыл что-то новое в себе благодаря ему. Я был в полной гармонии с ним, и с собой. Всё между нами было естественно и просто. Я не понимал, что происходило. Как будто какая-то мистическая сила контролировала нас. Ничего, кроме судьбы, не направляло наши действия. Моя душа была полностью свободна.

А эти сны снились мне всё чаще и чаще, и длились всё дольше и дольше. Я чувствовал себя комфортно в них. Я постоянно хотел спать, потому что стал предпочитать свою жизнь в снах настоящей. Даже на работе я иногда всё утро спал за компьютером.

Граница между настоящей и воображаемой жизнью стала всё менее и менее заметной. Я одновременно жил двойной жизнью.

Мои сны постепенно заняли место настоящей жизни. Они были сладкие, такие сладкие, что я забыл вкус реальности. Я летал в воображаемом мире, далеко от реальности.

Я неосознанно перестал проводить время с вами и вашей мамой, чтобы спать в своей комнате или в парке. Я неосознанно перестал сосредотачиваться на работе, ведь те сны всегда ждали того, чтоб я заснул. Я неосознанно перестал есть, потому что я не наслаждался вкусом настоящей еды.

Два года спустя моего первого сна, пока мы готовились к путешествию с Адамом, что-то случилось. Мы впервые поссорились. Почти из-за пустяка. Мы поссорились из-за багажа. Он сказал мне, что не хватало места для всей одежды, которую я хотел взять. Я прямо после ссоры проснулся и заплакал. В тот день ваша мама уже рассталась со мной, и я уже не жил с вами, а один, в своей обшарпанной квартире. Именно в этот момент я начал понимать, что Адам существовал только в моей голове.

После этого события мне больше никогда ничего не снилось. Мне пришлось войти в реальность, а я этого совсем не хотел. Каждый день страсть горела во мне, и каждая секунда без Адама была мучением. Во что бы то ни стало я пытался спать и спать, целые сутки, целые недели, чтобы увидеть Адама. Я начал принимать снотворное, но с ним никогда не удавалось его увидеть. Я принимал наркотики и пил много спиртного, чтобы забыть про трудности жизни и пустоту, образовавшуюся из-за отсутствия Адама.

Однажды, когда вам было тринадцать и шестнадцать лет, если я точно помню, вы нашли меня, потерянного на улицах, пьяного. Это к сожалению только пример среди сотней других таких ситуаций. Я не чувствую себя на месте в реальном мире.

Все те дни, когда я забывал забрать вас из школы. Расставание с вашей мамой. Потеря моей работы. Всё это из-за глупых фиктивных снов... А вы знаете что? Я мог бы всё отдать, чтобы снова его видеть хотя бы на пару минут, обнять его, поговорить с ним, или просто услышать, как он произносит моё имя. Это всё, что я хочу. Я так сильно скучаю по нему...

Дети мои любимые, извините за всё. Я уже ничего не могу поделать, я не могу изменить прошлое. Я не могу контролировать свою жизнь со времени того первого сна. Я никогда

уже не смогу... Ваш любящий и веселый отец больше никогда не вернётся. Тот Адам занимает всё пространство в моей голове, я ни о чём-то другом не думаю.

Лена и Валентин, Я люблю вас,

Прощайте,

Ваш плохой отец Виктор.»

Прямо после того, как он дописал свой рассказ детям, Виктор безудержно заплакал. Он сбегал за старой полной снотворного банкой, открыл её, и принял все лекарства. Он хотел в последний раз сбежать из реальности, и постараться увидеть Адама. Голова стала болеть, вращаться, и старик внезапно упал.

Он открыл глаза и пол волновался под ним, вся мебель и все стены меняли цвет, от жёлтого до розового. Он слышал непонятные звуки, громкие голоса, и заснул с ощущением, что упал в бесконечную дыру.

Он стоял в парке, у пруда, в воде которого отразилось давно знакомое лицо. Адам. Он был молодым, как в первый раз, и с той же прекрасной улыбкой. Справа от лица Адама было видно лицо самого Виктора. Его кожа была нездорово жёлтой и морщинистой, волосы — седые, зубы — изношенные временем, небрежностью и наркотиками.

Виктор обратился к Адаму, а тот испугался и отпрыгнул назад.

- Ты... Адам... Как это возможно... Ты меня не узнаёшь ?

- Нет... Вы кто ? - сказал Адам с опаской.

- Я... Я Виктор! Какой я рад опять видеть тебя!

- Извините, я знаю одного Виктора, но он не такой старый, как Вы.

- Я просто постарел, но остался тем же Виктором.

- Невозможно. Я видел того Виктора вчера, и ему только двадцать три года, однако Вам...

- Что ты имеешь ввиду, Адам, двадцать два года прошло... А ты всё ещё такой красивый...

- Не... нет... извините, я Вас не знаю.

- Я тебя прошу, узнай меня!

- Вы не тот Виктор, он моложе Вас и ждёт меня в аэропорту. Хорошего дня, я не хочу опаздывать !

Молодой Адам ушёл, и Виктор упал, убитый горем. Он протянул руку и постарался крикнуть ему прощальные слова.

- Ад... Адам... я... Я навсегда буду тебя л-.

Он уже не мог говорить. Адам исчез в темноте, не обращившись. Всё вокруг потемнело. Виктор чувствовал траву на своих щеках. Он слышал кваканье зелёных лягушек и пение

птиц. В его голове раздавалось только одно слово, «Адам», снова и снова. Всё вокруг было только спокойствием и безмятежностью.

Виктор скончался от передозировки снотворным, одинокий, несчастный, в своей бедной квартире, прекрасным летним вечером. Он унёс с собой все воспоминания, которые остались в его воображении, и исчез весь его другой мир. Тот мир был идиллическим, чистым и прекрасным, и реальным хотя бы для одного человека. И Адам тоже канул в небытие, никто так и не узнал его.

Такая (не)простая жизнь

Julia Parulska

— Я не знаю. Я не хочу туда возвращаться, — сказала рыжеволосая девушка, сидящая на траве.

— Для чего ты тогда училась в университете? Чтобы остаться здесь? Я думала, ты хочешь уехать отсюда? — ответила ей Настя.

Ксения и Настя сидели на берегу озера. Вода была теплой и очень голубой, девочки мочили в ней ноги и ловили последние лучи летнего солнца. Им было по 23 года. Они выросли в маленькой деревне Куньки. Три года назад Ксения переехала в Москву, где закончила учебу и на ближайшей неделе должна была начать работать в офисе. Она приехала в родную деревню на каникулы.

— Ты права, когда я поступала в университет, я хотела жить в большом городе и зарабатывать много денег. Но стоит ли оно того? В деревне есть пространство, это мой дом. В Москве я задыхаюсь.

— Перестань. Знаешь, сколько бы я отдала, чтобы быть на твоём месте? — У родителей Насти не хватало денег на учебу в Москве или Санкт-Петербурге. Поэтому девочка осталась в Куньках и помогала им по хозяйству.

— Я знаю, прости.

Они встали.

— Я иду домой. А ты подумай, что ты хочешь, — сказала Настя и быстро ушла. Ксения вздохнула. Она смотрела на закат и любовалась зелеными полями. Деревьями. Она оглядывалась вокруг и видела только зелень. Она тоже пошла домой.

Следующий день был солнечным. Ксюша с мамой пошли в фруктовый сад за домом за яблоками.

— Ты уже собрала вещи? - спросила мать, срывая яблоко с ветки. — У тебя поезд через три дня, а дома полно твоих вещей.

— Нет. Я не знаю, что делать, мама.

— Поезжай, дорогая. Ты мечтала об этом, не бросай все из-за...

Они услышали, как перед домом остановилась машина. Из машины вышел молодой человек. Олег.

Ксения перестала собирать яблоки и подошла к воротам.

— Именно об этом я и говорила. — вздохнула мать.

Олег ждал Ксению, держал в руке розу.

— Это для тебя. — он сказал.

— Спасибо. Не хочешь выпить кофе?

— С удовольствием.

Мама, Олег и Ксения сидели на кухне. Мужчина рассказывал о своей работе в поле, Ксения его внимательно слушала, а мама ждала, когда он закончит говорить.

— Олег, ты ведешь себя так, как если бы ты занимался всем хозяйством, а не твой бедный старый отец. Хватит! - не выдержала женщина.

Олег покраснел, а Ксения была разгневана.

— Мама, как ты можешь так говорить?!

— Я говорю правду. А теперь идите гулять, мне нужно убирать дом.

Молодые люди быстро вышли из дома.

— Извини, Олег, моя мама иногда слишком пряма...

— Без проблем. Хочешь поехать в город? Сегодня вечером должна быть дискотека.

— Я не хочу. Это мои последние моменты в Куньках, и я хочу их хорошо провести.

— Так что ты хочешь делать? Здесь ничего нет, только поля и деревья.

— Именно в этом и заключается все дело.

Олег удивленно посмотрел на нее.

— Как хочешь. Я пойду. Полина и Даша тоже будут там. Может, я с ними буду танцевать.

— Танцуй с кем хочешь. Мне все равно.

— Да. А кто еще недавно ревновал к Полине?

— Знаешь, моя мама права. Ты пустой! У тебя на уме только девушки, вечеринки и алкоголь, у тебя нет никаких амбиций. Мне не хочется с тобой говорить.

— Окей. Только не возвращайся в слезах, — ответил Олег, и пошел в свою сторону, оставив Ксению.

Девушка села на землю. Она не жалела ни о чем. Уже несколько недель в ее голове была только одна мысль - оставаться в деревне или нет. На самом деле она никогда не интересовалась Олегом, хотя все вокруг хотели, чтобы они были вместе. Даже ее мать думала, что ее желание остаться в деревне было связано с ним. А Ксения просто не была готова к жизни в большом городе. Ей было плохо в метро, где полно людей, она скучала по езде на велосипеде. Она скучала по свежим фруктам и овощам. По парному молоку. По озеру, в котором она купалась вместе с Настей, когда было тепло. По сбору яблок с мамой. Она поднялась и пошла к заброшенному полю. Это была земля, которая никому не принадлежала. Хотя там росла зеленая и красивая трава, никто не хотел этой земли, потому что ходила легенда, что там живут призраки. Это было связано с тем, что здесь находилась могила еврейской семьи, жившей в деревне во время войны. Могила была заброшена

и выглядела как из фильма ужасов. Ксения, однако, не возражала. Она часто сидела около могилы, потому что рядом с могилой росла плакучая ива, которая давала тень летом. Так она сделала и в этот раз.

Она провела там два часа. Потом она взяла телефон и увидела, что у нее много не отвеченных звонков от Насти.

Она позвонила своей подруге.

— Привет. Ты где? Снова сидишь на своей полянке?

— Да, а что? Что случилось? Почему ты такая расстроенная?

— Я не хочу говорить об этом по телефону. Приходи ко мне.

Ксения встала и пошла в сторону дома Насти. Куньки были не очень большой деревней, поэтому через несколько минут она уже была на месте.

— Привет. Пожалуйста, входи, — встретила ее Настя.

Девочки вошли в комнату, где за столом сидели родители Насти. У них были злые лица.

— Доброе утро. Что случилось? Вы все ведете себя так, будто кто-то умер, — Ксения почувствовала себя некомфортно.

— Да. Наша дочь умерла для нас. Она уезжает от нас. Ей стыдно за нас! Ей стыдно за деревню и за свое родное место, которым она должна гордиться! — крикнул отец.

— У вас, кроме меня, еще шестеро детей! Может, мой младший брат захочет заинтересоваться чем то, а не играми на компьютере? Хватит! Я уезжаю.

Ксения была в шоке. Одним глазом она увидела, что у стены стоят три чемодана.

— Ксения, — сказала Настя, — Я знаю, что сейчас не лучшее время, но я должна тебя спросить. Могу я жить с тобой в Москве? Здесь для меня нет места. Я не могу и не хочу здесь жить. 23 года, всю свою жизнь, я не выезжала за границы нашей области. Я хочу увидеть мир! Я задыхаюсь здесь.

Затем отец поднялся с кресла. Он был в гневе.

— Вот так! — крикнул он, а затем начал бросать чемоданы девушки за дверь.

Настя ничего не сказала. По ее щекам потекли слезы.

Когда отец закончил, она взяла Ксению за руку, вышла из дома и закрыла за собой дверь. Не говоря ни слова, девушки подняли чемоданы и пошли в сторону дома Ксении.

— Да. Давай со мной в Москву. Тебе не нужно будет ни за что платить. Мы найдем тебе там работу, может быть, ты поступишь в университет.

Они сидели за кухонным столом. Мама Ксении приготовила чай и старалась успокоить девушку.

— Спасибо Ксения... Спасибо и вам. Я не знаю, что бы я делала без вас.

Через три дня все трое стояли на вокзале, ждали поезда. Поезд Куньки-Москва должен был быть в пути 10 часов с одной пересадкой в Екатеринбурге.

Мама поцеловала Ксению и обняла Настю.

— Все будет хорошо, дорогие. Я постараюсь приехать к вам в следующем месяце. А сегодня я поговорю с Катериной Ивановной, мамой Насти. Твои родители любят тебя и сейчас, просто им нужно понять, что ты уже взрослая.

После этих слов на платформу прибыл поезд.

Они сидели в вагоне. Две девушки, каждая погруженная в свои мысли.

Насте было страшно, но и радостно. Москва - великая столица, великий мир. Магазины, рестораны, кафе. Все, что душа пожелает. Ксения же, напротив, была грустна. Ей было жаль уезжать. Но она послушала маму и последовала голосу разума.

В глубоких размышлениях они провели большую часть пути.

Спустя год...

Настя стояла на балконе. Сегодня была годовщина ее переезда в Москву. Она думала обо всем, что произошло за это время.

Ей удалось поступить на английскую филологию, о чем она всегда мечтала. В то же время она нашла работу в кафе, которая ей очень нравилась. С ее зарплатой и стипендией - она оказалась очень хорошей студенткой - ей удавалось финансово поддерживать себя в столице. Она была счастлива, как никогда. Наконец-то она почувствовала, что делает в жизни то, что хочет, а не то, что ей говорят другие. Родители простили ее, но приезжать к ней не планировали. А Ксения? Ксения вернулась в Куньки, но ее образование не пропало бесследно. Она использовала свои знания, которые получила на экономическом факультете, чтобы открыть специализированный магазин, где продавала яблочные пирожки, компот, пюре и другую яблочную продукцию, и который до сих пор успешно работает.

Настя любовалась светлой Москвой. Это было ее пространство, и она была рада, что ее лучшая подруга тоже нашла свое.



COMITÉ D'ORGANISATION

Organisation :

Mara Capraro, Emanuela Nanni

Bibliothèque d'UFR : Anaëlle TALUY

BU Rodolphe Pesce : Marion Angebault,
Marine Cottard et Laure Merlo

Communication : Géraldine Grégoire

Direction de l'UFR SoCLE :

Véronique Jude, Stéphanie Mandjee

COORDINATION PAR LANGUE

Allemand : Frauke Jacobsen

Anglais : Vincent Fariello

Espagnol : Johanna Carvajal

Français (pour les étudiants ERASMUS uniquement) : Filippo Fonio

Italien : Filippo Fonio

Russe : Laure Thibonnier

Coordinateur pour le site de Valence : Vivien Todeschini

ÉTUDIANTS PRIMÉS

Allemand

Prix de la 'Nouvelle étoile de la science fiction' : « Reinigungsroboter 6793 », Sofia Evlenteva

Anglais

Premier prix : « Room for Oneself », Lisa Lansiaux

Deuxième prix : « Space is What We Needed », Bryan Bodner

Troisième prix : « The missing piece », Samuel Carlino

Espagnol

Premier prix : « Recuerdos en tinta », Moises Garcia-Alvarez

Deuxième prix : « El devorador de intelecto », Oscar Martinez Pialloux

Troisième prix : « Lejos », Aisha Bouhadeb

Français

Premier prix, mention spéciale découverte de l'espace français : « Grenoble, la ville qui m'a fait découvrir de nouveaux espaces », Mireia Beltràn Tomàs

Italien

Premier prix : « Nuova estetica », Laura Gonella

Deuxième prix : « Personaggio secondario », Méline Maroello

Troisième prix : « Il vero mondo », Lilou Terracol

Russe

Premier prix : « Девиз штата Дьябло », Iliia Gutov

Deuxième prix ex aequo : « Сны », Tanguy Thomas

Troisième prix : « Такая (не)простая жизнь », Julia Parulskaja